



Charles-Roger Danust

“Au Seuil du Crépuscule”

par

Charles-R. Baoust



EDITEURS :

La Cie de Publication du St-Maurice, Limitée
87-91, Quatrième Rue
SHAWINIGAN FALLS, QUE.

1924

CE LIVRE EST DEDIE A

**La vaillante compagne de ma vie,
Qui ensoleilla nos jours de printemps,
De l'été fit une saison bénie
Et qui console encore mes vieux ans.**

L'AUTEUR.

Première Partie :

Poésies Choisies

AU SEUIL DU CREPUSCULE

Quand le jour baisse autour de nous les ombres
S'amoncellent, peu à peu, lentement:
L'heure du crépuscule a des jets sombres
Qui se fondent dans l'or de l'Occident.

Le Chrétien, croyant au Dieu qu'il adore,
Le soir venu, s'endort comme un enfant;
Il salue chaque nouvelle aurore
Des prières d'un coeur reconnaissant.

De même, amis, 'au seuil du crépuscule'
De la vie, où me voilà tôt rendu,
De l'éternité l'horizon recule...
J'attends, confiant, l'appel de Jésus.

En attendant, de bon coeur je vous livre
Les enfants de mon imagination,
Confiant qu'ils pourront plus longtemps vivre
Sous le chaud soleil de votre affection.

L'Auteur

RIEN NE MEURT!

Rien ne meurt! L'étoile qui tombe
Va se lever sous d'autres cieux;
Le firmament n'a pas de tombe,
La mort n'habite pas ces lieux.

Rien ne meurt! La poussière grise
Qui vole et s'abat sur le sol
Deviendra, demain, sous la brise,
Froment d'or ou gai tournesol.

Rien ne meurt! La feuille s'envole
Au souffle glacé de l'hiver,
Mais, au printemps, la troupe folle
Orne encor le bois au front vert.

Rien ne meurt! Un ange sans trêve
Parcourt la terre silencieux,
Les êtres chers qu'il nous enlève
Avec lui remontent aux cieux.

Il choisit les fleurs les plus belles
Qu'il craint de voir flétrir soudain
Pour les transporter immortelles
Au sein du Céleste Jardin.

Les êtres bien-aimés qu'on pleure
Planent sans cesse autour de nous,
Guidant nos pas, surtout à l'heure,
Où, las, nous tombons à genoux.

Nous suivons tous la même route
Qui mène à l'immortalité.
Rien ne meurt...excepté le doute,
Tout revit dans l'éternité.

Montréal, 1888.

TOI OU MOI

As-tu songé parfois à l'heure inévitable
Où l'un de nous devra pour toujours rester seul ?
Quand la Mort au front blême et le sort implacable
Auront enveloppé l'autre en son froid linceul.

L'un des deux, toi ou moi, quittera cette terre
Pour un monde meilleur sans espoir de retour,
Et l'autre, resté seul avec sa peine amère,
Attendra dans le deuil de partir à son tour.

Que de fois il croira, le soir, encore entendre
Le doux pas qui jadis faisait battre son coeur,
Et, triste, se tiendra sur le seuil pour attendre
Toujours en vain, hélas! le retour du bonheur!

Le souvenir des jours passés ensemble
Ne fera qu'ajouter au morne désespoir,
Muette pour toujours la voix qui, ce soir, tremble
En répétant: "Je t'aime!" ou en disant: "Bonsoir!"

Clos à jamais ces yeux! et leur flamme céleste,
Leur éclat vif et pur pour toujours disparus!
Et les traits bien-aimés cachés avec le reste
Sous quelques peds de terre....ils ne reviendront plus!

Même le souvenir des serments de la veille
Ajoutera sa peine aux cruelles douleurs;
Dans le calme des nuits quand tout ailleurs sommeille,
Il devra veiller seul en essayant ses pleurs.

Cette heure-là, pourtant, sonnera, ma chérie,
A quoi bon murmurer? C'est la commune loi!
Mais lorsque l'un de nous quittera cette vie,
Que Dieu prenne pitié de l'autre....toi ou moi!

Lowell, 1894.

SA PREMIERE BLONDE

Il avait su sa leçon de grammaire,
S'était conduit en vrai bon écolier,
Aussi fallait voir la démarche fière
De Jean descendant le large escalier.
D'un seul bond il a franchi la clôture,
Ses cris de joie arrêtent les passants
Et chacun dit, en voyant son allure:
"Pour l'amour ! Jean a-t-il perdu ses sens ?"

Au magasin il se rend d'une course,
Se fait montrer les nouveaux valentins;
Il avait, en courant, sorti sa bourse,
Avec soin compté ses quelques centins.
Puis au libraire en grande confiance,
Le bonheur rayonnant plein ses yeux bleus:
"J'en veux un beau ! qu'importe la dépense,
C'est pour la blonde que j'aime le mieux !"

Est-ce la brune Esther au teint si rose?
La blonde Jeanne ou la grosse Zoé?
Ou peut-être encor la petite Chose!
Mais le marchand ne pouvait deviner.
Jean, prenant le plus beau, tout en dentelle,
Vide sa bourse en s'écriant joyeux;
"Quel bonheur! C'est pour ma blonde fidèle,
Ma maman, celle que j'aime le mieux!"

Plattsburgh, N. Y., 1889.

PLAINTE D'AUTOMNE

Près du foyer éteint souvent, la nuit, je rêve
Et lentement mes pleurs coulent silencieux;
Le sort qui sur moi pèse, hélas! est plus qu'un rêve
Et je découvre à peine un coin obscur des cieux.

Le Destin m'apparaît comme une étrange chose,
Un être indéfini — tel un songe d'hiver
Qui se glisse furtif, malgré la porte close —
Changeant un ciel promis en véritable enfer.

Des pieds endoloris ont dû tracer la voie
Que pas à pas je suis, courbé sous le fardeau,
Que le Divin Pasteur fasse que j'entrevoie
Toujours la délivrance au delà du tombeau!

Que ceux qui me sont chers ignorent ma souffrance!
Que mes jeunes enfants aient un meilleur sentier!
Que leurs jours soient remplis de la même espérance!
Dieu! laissez à moi seul le fardeau tout entier!

Je veux souffrir encor, si dans Votre balance
Ma peine pèse autant que leur part de bonheur,
Je saurai Vous bénir et souffrir en silence
Si Vous daignez, mon Dieu, leur épargner un pleur.

Montréal, 1904.

SIMPLE HOMMAGE

(Respectueusement offert à la Révd. Mère St-Honoré
par un père reconnaissant)

Pour la gloire de Dieu, pour son oeuvre divine
Vous restez, bonne mère, à la tâche toujours,
Voilà pourquoi chez vous l'enfant même devine
Que vous tracez la route aux sublimes amours.

Un geste grandiose éclos dans votre enceinte
Découvre à ses regards les superbes parvis;
De cet ange si pur vous faites une sainte
Qui saura vous sourire au seuil du paradis.

Beaucoup d'humbles mortels, sous le noir et long voile
On dû voir, comme moi, dans des éclairs lointains,
Scintiller vivement plus d'une belle étoile
Aux rayons palpitants d'éternels lendemains.

Tout mon cœur vous admire, ô nos soeurs inconnues
Qui sous le voile clos savez cacher vos pleurs
Pour les offrir tout bas en vos âmes émues
A ce divin Epoux qui met la terre en fleurs.

Manchester, 1908.

PRIERE

(A ma fille Esther)

Jour par jour, lentement, je gravis mon Calvaire;
Est-ce bientôt la fin? Faut-il longtemps souffrir?
Car le mal dont je meurs est encore un mystère
A l'humaine science, impuissante à guérir.

Cependant, ô mon Dieu, je bénis ma souffrance,
Qu'il Vous plait d'infliger à mon coeur palpitant,
Preuve de Votre amour, ultime délivrance
Promise par Jésus au pécheur repentant.

Combien de fois, pourtant, en mes veilles nocturnes,
N'ai-je pas imploré de Vous la guérison,
Pendant que, doucement, en leurs petites urnes,
Mes lampions allumés offraient leur oraison.

Je sais qu'au temps béni de votre court voyage
Ici bas, tout malade était par Vous guéri;
Il n'avait qu'à baiser votre robe au passage—
"Allez en paix!" disiez-Vous, et tout était dit!

Remonté maintenant auprès de Votre Père
Que j'implore à genoux, en Votre divin nom,
Pourriez-Vous rester sourd à mon humble prière,
Céleste Guérisseur, ô mon Jésus si bon?

En Vous seul, ô mon Dieu, je mets mon espérance!
Seul, vous pouvez guérir mon incurable mal;
Un regard de pitié sur ma longue souffrance!
Je serai libre enfin de ce tourment fatal.

Manchester, N. H., 1923.

CONSERVES-TU TES MORTS?

Conserve-tu tes morts, vaste mer aux eaux vertes,
Qui berces le corail et la perle aux yeux gris,
La coquille au teint rose, aux lèvres entr'ouvertes,
Qui murmure, le soir, au chant du clapotis?

Tandis que chaque perle, attentive, à la brune,
Pâlit d'étonnement à ces étranges sons,
Les algues en silence, aux rayons de la lune,
Tendent leurs doigts crochus pour de fraîches moissons.

Leurs bras frêles et nus, mol et pliant suaire,
Entrelacent, la nuit, leurs replis silencieux,
Déroulant, au matin, leur réseau mortuaire
Pour rendre quelque corps à la clarté des cieux.

Qui pourrait dire, ô Mer, les étranges ivresses
De ceux qu'à ta merci délivrent les Destins,
Lorsque, sous tes baisers et tes folles caresses,
Leurs lèvres vont s'ouvrir à de nouveaux festins?

O Mer, à l'existence incertaine et fébrile
Que chacun de nous mène en ce monde charnel
Que je préférerais de ta plaine immobile
Le délicieux repos, le silence éternel!

Avoir de l'océan la gigantesque bière,
Etre en ses plis mouvants balancé sans remords,
Cela vaut cent fois mieux qu'écraser sous la pierre,
Douce Mer, réponds-moi: conserves-tu tes morts?

Plattsburgh, N. Y., 1889.

PENDANT LA GRANDE GUERRE

(Pour ma fille, Charlotte.)

Un vent de rage a soufflé sur le monde,
Satan est déchaîné, partout le canon gronde
Et l'univers entier, sur ses bases tremblant
Menace d'engloutir dans la mare de sang.

Comme le nautonnier sur sa barque fragile
Implore ta pitié quand sa main inhabile
Ne sait plus la guider sur les flots furieux,
Je te prie à genoux, ô Souverain des cieux!

Que ton bras tout-puissant dissipe les tempêtes,
Eloigne ce fléau qui fait courber les têtes,
Semant sur son chemin la douleur et le deuil,
Guide encor notre barque et fais franchir l'écueil.

Que demain, rassurés, dans une nuit sans voile,
Nous voyions dans les cieux resplendir ton étoile
Indiquant le chemin du port de l'avenir....
Où toujours nous saurons en priant te bénir!

Ottawa, 1917.

LA PREMIERE NEIGE

L'automne!....Dans les bois, le vieux chêne ébranlé
Lutte, majestueux comme un roi sur son trône,
Et, cachant dans les cieux son front échevelé,
Défend contre les vents son antique couronne

Dans les jardins muets, dans les vallons en pleurs,
La feuille prend son vol, la fleur baise la terre;
Puis, toutes s'inclinant, les feuilles et les fleurs
Préparent pour l'Hiver leur couche mortuaire.

Pendant la froide nuit l'arbre, sinistrement,
Craque et geint de douleur sous la hache d'Eole;
Et Diane, la blonde, en frissonnant reprend
La même route, ayant l'azur pour auréole.

Quelquefois un nuage, en sa course égaré,
Ajoute à sa toilette une boucle nouvelle,
Puis le vent vient froisser son manteau bigarré
Et soulève en riant le bord de sa dentelle.

La nature est mourante et le Bonhomme Hiver
Franchit en tremblotant le seuil de sa demeure;
Puis son pas raffermi, toujours frais, toujours vert,
En dépit de son âge, il vient encore à l'heure.

.....

Sombre est l'appartement.... tout est tristesse et deuil:
Une antique commode, une lampe qui veille;
La pendule en son coin, dans le fond un fauteuil.
Voilà l'ameublement! Et la chambre sommeille.

En son lit de douleur, sous un épais rideau,
Une enfant au front pâle en silence repose,
Une clarté blafarde éclaire ce tableau
Où le doigt de la Mort lugubrement se pose.

Une femme à genoux près de l'enfant qui dort
Prie et pleure tout bas et sa douleur amère
Se répand en sanglots: sa voix timide encor
S'élève vers le ciel! Cette femme est la mère.

Soudain la porte s'ouvre en criant sur ses gonds;
C'est le prêtre qui vient! consolation suprême
De ceux qu'on éleva dans les dogmes profonds
De l'Eglise immortelle et du Dieu que l'on aime.

Les fronts se sont courbés, le ministre de Dieu
S'avance vers l'enfant: un bonheur sans mélange
Fait rayonner son front, l'on sent en ce milieu
Un avant-goût du Ciel, le doux parfum des anges.

C'est l'éternel Faucheur qui, passant silencieux,
Cueille sur son chemin les fleurs à peine écloses
Enlevant d'ici-bas, pour accroître les cieux,
La vierge dont il fait un ange aux ailes roses.

Et du soleil levant les bienfaisants rayons
Pénètrent dans la chambre, et leur charmant cortège,
Avant-coureur d'hiver, blancs et légers flocons,
Tombent tout doucement.

C'est la première neige!

Montréal, 1887.

L'ARRIVEE ET LE DEPART

L'autel est gai, mille gerbes brillantes
Inondent la foule au front souriant,
L'anneau et les fonts aux eaux sanctifiantes
Et le prêtre qui bénit en priant.
Puis à l'enfant, à l'épouse naïve
La Joie et l'Amour montrent le chemin.
Voilà comment chacun de nous arrive
Au seuil de la vie, au seuil de l'hymen.

Sur l'autel sombre une flamme craintive
Met un filet d'or aux flots d'encens gris;
L'orgue mêle sa voix sourde et plaintive
Aux derniers versets du De Profundis.
Puis le cercueil est emporté bien vite,
Le Deuil et la Mort guident à leur tour;
Et voilà comment chacun de nous quitte
Ce bas monde pour l'éternel séjour!

A MON ANGE GARDIEN

Tu veux, dis-tu, mourir et reprendre tes ailes
Pour remonter joyeuse au beau firmament bleu;
Tu te souviens encor des plaines éternelles
D'où tu nous vins un jour comme un ange de Dieu.
Ton âme est lasse enfin des misères du monde,
Nos peines, nos plaisirs pèsent également
A ton coeur que du Ciel le pur amour inonde;
A tes rêves d'azur la vie est un tournant.

Tu veux, dis-tu, mourir, Le Ciel te fait envie!
Mais tu ne songes pas à ceux que ton départ
Rendrait si malheureux, à ceux pour qui ta vie
De tous les biens du monde est la meilleure part.
Pense donc un instant à celui qui t'adore,
A celui dont tu es ici-bas le seul bien;
Ecoute sa prière et sa voix qui t'implore:
Ah! reste auprès de moi, mon bon ange gardien!

IMPROMPTU

(A l'occasion de la mort de l'Hon. Wm. F. Courtney,
Maire de Lowell.)

En ce monde où tout naît pour bientôt disparaître,
Chaque vie est un rêve—un rêve douloureux—
Que dissipe la mort, quand l'âme va renaître
Dans l'immortel bonheur promis aux bienheureux;

Mourir n'est pas mourir et vivre n'est pas vivre,
Consolante pensée en nos heures de deuil!
Seule, en effet, la mort peut nous faire revivre
Dans un monde où jamais on ne voit un cercueil.

Dans l'hôpital toujours sombre,
Malgré ses rideaux fleuris,
L'espérance aujourd'hui sombre,
Les coeurs sont endoloris.
L'Ange de la Mort qui passe,
Voyageur silencieux,
Vient de rouvrir cet espace
Qui de la terre mène aux cieux.

Inclinons-nous en silence
Sous la main du Créateur,
Qui pèse dans la balance
L'oeuvre de son serviteur.
Au plus fort de la tempête,
Offrons à Dieu tous nos pleurs!
Nous relèverons la tête
Plus forts contre les malheurs

Lowell, 1899.

“LA SENTINELLE”

(A mon ami et confrère, J. Albert Foisy)

Voyez-vous, les enfants, sur le haut promontoire
Ce valeureux soldat, si fièrement campé ?
Il est de ces héros qui écrivent l'Histoire,
Qui servent de modèle à la postérité.

Le sort d'un régiment, parfois d'un corps d'armée,
Est confié à sa garde — et ce plou-plou français,
L'oeil ouvert, l'arme au bras, pour la patrie aimée,
Mourra de bon coeur, mais — ne se rendra jamais !

Sublime dévouement, vertu traditionnelle
Que nos aïeux, de père en fils, nous ont transmis :
Ce glorieux enfant, c'est notre Sentinelle
Qu'acclament tous les vœux de nos milliers d'amis.

ENVOI.

Vaillante SENTINELLE, à ton oeuvre de gloire
Tout un peuple applaudit t'offrant ses meilleurs vœux;
D'avance tes succès sont acquis à l'Histoire,
Ton nom enregistré dans la liste des preux.
Accomplis ta mission sans peur et sans reproches
Sous le regard de Dieu pour le salut des tiens;
Brise tous les filets des gens aux desseins croches,
Assurant l'avenir franco-américain!

Manchester, N. H. 1924.

“IN HOC SIGNO VINCES”

C'était aux premiers jours de notre ère chrétienne,
Dans le sang des martyrs notre foi grandissait!
Le nouvel Evangile à la plèbe payenne
Imprimait peu à peu son immortel cachet.
De vaillants confesseurs et des vierges pieuses,
En versant leur sang pur, souriaient aux bourreaux
Qui, convertis soudain par ces morts glorieuses,
Apprenaient à mourir, à leur tour, en héros.
La divine moisson alla croissant sans cesse,
De vastes champs nouveaux remplacèrent l'ancien
Et Dieu voulut, dans son éternelle sagesse,
Donner enfin au monde un empereur chrétien.

.....

Voyez, couchés là-bas, couvrant la plaine sombre,
Ces milliers de soldats, sanglants, défigurés;
La mort, spectre hideux, se promène dans l'ombre
Et compte en grimaçant ceux qu'elle a moissonnés.
Rude fut le combat! La Victoire indécise
A souri aux deux camps du matin jusqu'au soir,
Mais demain, on l'admet, Rome enfin sera prise—
L'empereur Constantin a perdu tout espoir.

Or, pendant cette nuit, sur sa couche agitée,
 L'empereur vit en songe un étendard nouveau:
 Du chrétien c'est la Croix fièrement jetée
 Sur un fond tout en or, merveilleusement beau.
IN HOC SIGNO VINCES ! Quelle étrange devise !
 Un avertissement?.....Les lettres sont de feu!
 Ce symbole de honte et que chacun méprise
 Serait à l'avenir l'emblème du vrai Dieu ?
 Constantin à compris ! Dieu a touché son âme;
 Au réveil, il ordonne au soldat ébahi
 De fabriquer bien vite une immense oriflamme
 Semblable au labarum entrevu dans la nuit.

La croix fut, en effet, le gage de victoire;
 Les barbares vaincus demandèrent quartier
 Et l'empereur romain — on le voit par l'Histoire,
 Reconnut pour son Dieu le Fils du Charpentier.

.....

Voilà cent soixante ans, par un traité infâme,
 Nos ancêtres, vaincus mais toujours inconquis,
 Ainsi qu'un vil troupeau qu'on cède corps et âme
 Furent vendus après avoir été trahis.—
 Les plus riches d'alors regagnèrent la France,
 Laisant dans ce pays quelques milliers de gueux,
 Pauvres, manquant de tout, n'ayant d'autre espérance
 Que de mourir bientôt sous le joug odieux.
 Leurs orgueilleux vainqueurs, dans leur folle arrogance
 Ignorant à dessein les pauvres délaissés
 Qui pour vivre n'avaient qu'une maigre pitance—
 Ils mourraient de douleur; et c'était bien assez !

Soudain dans ce moment de désespoir suprême,
Un bienfaisant rayon illumina les cleux!
Car le prêtre parut portant le saint emblème:
IN HOC SIGNO VINCES, — tous levèrent les yeux !

Tout n'était pas perdu, la foi restait vivace!
Le courage bientôt envahit chaque coeur....
Et nous avons depuis gaiement suivi la trace
Des héros d'autrefois tombés au champ d'honneur.

PREMIER ANNIVERSAIRE

(Respectueusement dédié à Mme Alex Charrette, mère du héros du Merrimac")

Charrette, gloire à toi, héros de notre race!
Qu'acclame tout un peuple et que l'Histoire embrasse
 Dans ses documents glorieux;
Que sur toutes les mers où le devoir t'appelle,
La victoire te suive et, de plus en plus belle,
 Te tende ses bras orgueilleux!

Oui, frère, gloire à toi! par ton acte héroïque
Tu t'es acquis le droit sur le sol d'Amérique
De briller à jamais superbe au premier rang.
Nous t'avons applaudi, nous t'acclamons, Charrette!
Car personne depuis l'immortel Lafayette
Ne jeta plus que toi d'éclat sur notre sang.

.....

Te souvient-il, ami, de ce jour où l'Espagne,
Poursuivant jusqu'au bout sa cruelle campagne
Contre le Cubain révolté,
Eut enfin soulevé par toute l'Amérique
Un sentiment nouveau, un sentiment unique
De consolante humanité?

Par tout ce continent où vit un peuple libre
—Un peuple qui toujours sut tenir l'équilibre
Entre ce qui est libre et ce qui ne l'est pas,—
On entendit l'appel désespéré, suprême,
De ces persécutés que la mort au front blême
Menaçait d'enlever à chaque nouveau pas.

Puis on vit Jonathan, bouclant sa forte armure,
Des lâches méprisant le timide murmure,
A l'Espagne lancer son sublime cartel:
"Cessez vite," dit-il, "cette lutte homicide,
"Mettez fin sans tarder au combat fratricide,
"Ou je m'en vais mêler, par le Dieu éternel!"

.....

Dans le port havanais, durant une nuit sombre,
Le perfide Espagnol qui travaille dans l'ombre
Fit sauter notre "Maine" et trois cents compagnons.
Au défi d'Oncle Sam c'était là sa réponse.
La guerre alors commence et de Manille à Ponce
L'Espagnol entendit la voix de nos canons.

Oui la poudre parla! et l'Espagne abattue,
Sur mer comme sur terre à chaque point battue,
Dut demander grâce à genoux.
Schley à Santiago et Dewey à Manille,
De l'Espagne ont détruit chacun une flotille.
Et la victoire fut à nous.

Cette guerre après tout, fut de courte durée,
Et l'Espagnol, heureux d'une paix assurée,
Dit que "l'honneur est satisfait!"
Jonathan a vengé les victimes du "Maine",
A rendu Cuba libre, agrandi son domaine,
Et trouve aussi que c'est bien fait.

.....

Aujourd'hui, ce 2 juin, premier anniversaire
De l'acte glorieux, de l'exploit légendaire
Que tout un peuple uni rappelle avec émoi,
Nous mêlons notre voix au concert unanime
Qui célèbre si haut le dévouement sublime,
Mais nous avons d'abord songé, Charrette, à toi!

Oui, nous nous souvenons de cette nuit horrible
Où le canon tonnant, la mitraille qui crible
Faisaient au "Merrimac" un sillon lumineux;
Où, fidèle au devoir, à ton poste quand même,
Calme, tu attendais d'Hobson l'ordre suprême
Pour couler et détruire ce navire fameux.

Vous alliez lentement à travers la nuit sombre
Quand, soudain, sous vos pieds votre navire sombre
Vous entraînant ensemble à l'endroit arrêté.
Mais Dieu récompensa ce sublime courage
En vous épargnant tous, et, grâce à ce naufrage,
Vous entriez vivants dans l'immortalité.

Lowell, 1899.

DIES IRAE!

(Traduction fidèle du texte latin.)

Jour terrible que celui-là!
 Selon David et la Sibylle,
 Le vaste univers croulera!

Quelle épouvante glacera
 L'homme dont chaque action servile
 Au divin Juge apparaîtra!

L'éclatante trompette sonne
 Jusqu'au fond des tombeaux glacés:
 Tombe, mortel, au pied du trône!

La Mort elle-même s'étonne:
 Le cortège des trépassés
 Répond à l'Eternel qui tonne.

Le grand livre du jugement,
Ecrit en traits ineffaçables,
Sera produit en ce moment.

De son trône de diamant,
Dieu dénoncera les coupables:
Tout crime aura son châtimant

Que dire alors, moi, ver de terre,
Où trouverai-je un protecteur ?
Le juste même à peine espère.

Roi, dont la majesté sévère
Ouvre le ciel à tout pécheur,
Sauve ton pauvre enfant, bon père !

Rappelle-toi, pieux Jésus,
Que pour moi tu vins sur terre;
Qu'au grand jour, je sois des élus !

Pour moi, nuit et jour, tu courus,
Me rachetas par ton Calvaire:
Ces labeurs seront-ils perdus ?

O Dieu vengeur, juge implacable,
Pardonne-moi, pauvre pécheur,
Avant ce jour épouvantable.

A tes genoux pleure un coupable,
Mon front du crime a la rougeur;
Doux Jésus, sois-moi favorable !

Tu exauças le bon larron,
Pardonnas à la Madeleine,
J'espère et crois en ton pardon.

Ma prière, Dieu juste et bon,
Jusqu'à tes pieds monte avec peine;
Sauve-moi du gouffre profond !

Au nombre des brebis fidèles,
Place-moi loin des boucs tarés,
Au jour des gloires éternelles.

Confondus, les maudits rebelles
Aux feux ardents seront livrés;
Qu'en ton ciel, ô Dieu, tu m'appelles !

A tes pieds vois-moi suppliant,
Et quand viendra l'heure dernière,
Pardonne à mon coeur repentant !

Jour de larmes ! Cruel moment !
Les morts, secouant leur poussière,
Renaîtront pour le Jugement !

O Dieu, dont la miséricorde
Soutient toujours l'homme en péril,
Que ta Justice à tous accorde
Le paradis ! — Ainsi soit-il !

Montréal, 1885.

LEVER D'AUORE

(A ma cousine Flora B)

Tout, à ton âge, cousine,
Rayonne et sourit;
Ton avenir se dessine
Sous un coloris.

Ton passé n'a pas de larmes,
C'est un nimbe d'or;
Ton présent est sans alarmes,
Tu rêves encor !

Toute la vie est un rêve,
Triste ou bien joyeux,
Chacun le poursuit sans trêve,
Le réveil est aux cieux.

Demain, peut-être, un nuage
Ternira ton ciel,
Ne pleure pas ! Chaque orage
A son arc-en-ciel.

Plus l'on vieillit, plus l'on souffre,
Le bonheur s'enfuit,
Comme une perle en un gouffre
Tomberait sans bruit.

Souris au soleil qui dore
Tes jours de printemps,
Fasse Dieu que ton aurore
Résiste aux autans !

Et si demain sur ta tête
Planent les malheurs,
Au plus fort de la tempête
Offre à Dieu tes pleurs !

Valleyfield, Qué. 1885.

UNE VISITE

(A mon ami, Joseph Marchand.)

Souvent de nos douces veillées
Je remonte en rêvant le cours
Et ne vois que des mausolées
Pour rappeler les anciens jours.
Plus de rires, plus d'allégresse, —
Le vent lui-même est silencieux, —
Seul avec ma grande tristesse,
Je pleure sous de nouveaux cieux.

Tout un monde autour de moi tourne....
En coudoyant l'inconsolé,
Pas un passant ne se détourne
Pour dire un mot à l'exilé.
Je sens approcher le vertige,
Je touche le froid du linceul;
En mes veines le sang se fige,
Mon coeur se brise et je suis seul !

Quel son vient frapper mon oreille ?
Ce sont des pas dans l'escalier....
Qui peut venir quand tout sommeille
Me déranger dans mon grenier ?
Pourtant quelqu'un frappe à ma porte !
Si c'était ?.... O mes rêves d'or !....
C'est le salut que l'on m'apporte.
Entrez.... On entre.... C'est la Mort !

Plattsburgh, N. Y., 1889.

RENCONTRE D'ANGES

(A la mémoire de mon fils aîné Charles-René, né
le 23 décembre 1897, décédé le 7 juin 1899.)

Tu parles si souvent, en ton babil léger,
Si délicat, si tendre, un vrai gazouillis d'ange,
Du petit disparu, du cher Charles-René,
Qu'on croirait, mon Jean-Charles, en ce chant de mésange,
Reconnaître en passant la voix du frère aîné
Que le bon Dieu nous prit, après l'avoir donné.

Nous l'aimerons toujours, il nous sera bien cher !
Le bon Dieu le voulait pour grandir son champ d'anges,
Mais Il sait combien fut le sacrifice amer — — —
Quand nous dûmes l'offrir encore dans ses langes,
Voir la petite fosse ouverte à l'être aimé,
Le petit corps froidi à la terre donné.

Oh! Dieu du ciel en qui nous avons tant de foi,
Pardonne tous nos pleurs, accepte aussi nos larmes
Nous plions le genou devant ta Sainte Loi.
Le coeur agonisant, encor rempli d'alarmes,
Nous relevons vers Toi nos regards douloureux
Et nous nous consolons en contemplant tes cieux!

Tes vastes cieux ouverts sous leur voûte sereine
D'où tu nous envoyas notre cher Benjamin
Pour sourire à notre âge et soulager la peine
Que tu nous imposas de ta divine main;
Et nous te bénissons pour notre dernier né
Qui nous rappelle tant notre Charles-René.

Ces deux anges en route ont dû frôler leurs ailes
Et se parler du ciel en frémissant un peu:
Jean-Charles a de René des souvenirs fidèles,
Une part de son âme au fond de son oeil bleu.
A genoux, mon enfant, offre au bon Dieu nos coeurs,
Ton âme pure et sainte et chacun de nos pleurs!

Ottawa, 1912.

IMPROMPTU

Au coeur souffrant l'Amour apporte l'Espérance
Car pour qui n'aime pas le ciel est toujours noir;
Mais il n'est ici-bas de plus grande souffrance
Que d'aimer ardemment et n'avoir plus d'espoir.

IMPROMPTU

Ton cigare, ma belle, est allé en fumée
Comme s'en vont toujours, hélas! nos illusions;
Mais, il était bien bon! mon Emma bien-aimée,
Et de chaque bouffée émanaient des visions.

Je contemplais en rêve une figure tendre,
Celle de mon Emma qui seule est mon bonheur,
Je te donne, en retour ce qu'il fut....sa cendre
Quand tu t'en serviras, songe un peu au "fumeur".

CONDOLEANCES

A Mme Alfred Tremblay à l'occasion de la mort de son mari.

Votre deuil est profond, votre peine indicible,
Mais de vos bons amis grand était le concours,
La fosse à peine close eut un accent sensible
Qui dans leur coeur ému résonnera toujours.

La mort n'est pas la mort; Elle n'est qu'un passage
Vers des mondes meilleurs en un rêve entrevus
Et bien heureux celui qui fait ce grand voyage
Pour arriver plus tôt au banquet des élus!

Il nous fut enlevé dans la vigueur de l'âge
Quand l'avenir riant offre à tous son mirage
Plutôt fallacieux.

A l'éternel festin lorsque Dieu le convie
Notre prière monte en notre âme ravie
Avec lui vers les cieux!

DORMEZ EN PAIX, BON PERE !

(A la mémoire de feu Pierre N. Brunelle)

Nous devons tous mourir, mais la Mort c'est la Vie!
De tous les biens mortels c'est le bien le plus sûr!
Au delà de nos maux l'existence ravie
Remonte auprès de Dieu aux confins de l'azur.

Dormez en paix, bon père! Autour de votre tombe
Voyez du haut du ciel vos enfants réunis;
Et, s'il faut qu'à son tour un autre de nous tombe,
Que son âme aussitôt remonte au paradis!

De vos saintes vertus la charge toute pleine
Rayonne au firmament comme une coupe d'or,
Elles sauront de haut illuminer la plaine
Qui nous montre la voie à l'éternel Trésor.

Auprès du tertre vert, la veuve silencieuse
Ira de jour en jour, tout en semant des fleurs,
Portant au fond du cœur la flamme lumineuse,
Vers l'âme qui l'attend aux célestes splendeurs.

Votre labeur fini, vous avez la couronne
Promise à chaque juste à son retour aux cieux!
Devant Dieu qui punit, mais qui toujours pardonne,
Votre âme enfin rejoint le cortège glorieux.

Agenouillés au pied du divin trône,
Nous adressons au Ciel nos pleurs et nos adieux;
Et nous le supplions qu'à tous nos vœux li donne
Un accueil paternel, un sourire radieux.

Lowell, 1903.

DORS, BONNE MERE, DORS!

(A mon bon ami et confrère, Louis H. Paré, à l'occasion
de la mort de sa mère.)

Dors ! bonne mère, dors ! Que ta joie infinie
Ton repos éternel ! Ton calme délicieux !
Dors ! bonne mère, dors ! Ta souffrance est finie.
Se mêle aux doux transports des anges dans les cieux !

Du haut du paradis où ton cœur va revivre
Tu ne peux oublier tes chers enfants en deuil !
Tu sauras les guider, montrer la route à suivre,
Car ils ont de leurs pleurs tant baigné ton cerceuil.

Ils savaient bien t'aimer, tu savais les comprendre,
Leur amour t'a rendu doux les derniers combats :
Aujourd'hui, dans le Ciel, tu pourras le leur rendre ;
Ils pleurent ! tu ne les abandonneras pas !

Manchester, 1924.

Deuxième Partie :

Poésies Intimes

A NOTRE AINEE, YVONNE

(A l'occasion de sa première communion)

Quand tu communiais, ce matin, ma chérie,
Recevant le bon Dieu pour la première fois,
Quand ton père à genoux et ta mère attendrie
Suppliaient humblement le doux Christ de la croix.

N'as-tu pas ressenti de la future vie
En ton être vibrer les étranges émois ?
Et de l'éternité ton âme alors ravie
N'a-t-elle pas compté tant les jours que les mois ?

Nous deux, ta mère et moi, inclinés en silence
Devant le Dieu qui tient l'éternelle balance
Pour les insoucians, pour les audacieux.

Nous avons demandé, dans la brillante enceinte,
Qu'il conservât toujours ton âme pure et sainte
Et t'ouvrît à jamais la grand'porte des cieux

Montréal, 1905.

LA FLEUR FANÉE

Combien ai-je de fois, ma pauvre fleur fanée,
Doucement envié ton sort !
M'enivrer tout un soir de son haleine aimée
Et sur son sein trouver la mort !

De son oeil pur avoir le rayon pour suaire,
Et, mourant d'amour, de bonheur,
Entendre résonner, comme glas mortuaire,
Le doux battement de son coeur.

Avoir, en expirant, la suprême espérance
De revoir son image aux cieux,
S'éteindre sans douleurs, renaître sans souffrance
Dans le séjour des bienheureux.

Oh ! je veux te garder ainsi qu'une relique,
Petite fleur de nos amours,
Je saurai t'entourer d'une affection unique,
Aujourd'hui, demain et toujours.

LA CHAÎNE INVISIBLE.

Du berceau à la tombe une chaîne invisible
Guide chaque mortel vers l'immortalité.
Plus on arrive au but, plus la maille est sensible,
Car tout nouvel anneau tend vers l'éternité.

Les mailles sont nos jours, les anneaux nos années
Que le tout petit laisse insouciant filer;
Mais bientôt l'on grandit et des mailles passées
On commence à sentir le prix inestimé.

Pour tes vingt ans Charlotte, une affection plus tendre
Voudrait bien t'entourer de ses dons précieux;
Surtout que le Bonheur puisse toujours te tendre
Ses larges bras ouverts jusqu'au revers des cieux.

SI J'ÉTAIS.

Si j'étais une rose,
La reine d'un jardin,
Fleur que le ciel arrose
De ses pleurs, le matin;
Sur ton sein qui soupire
Je viendrais expirer
Et de ton doux sourire
En mourant m'enivrer.

Si j'étais une étoile,
Je descendrais, ma foi,
Pendant la nuit sans voile,
Pour m'approcher de toi.
Et je ne voudrais prendre
Pour miroir que tes yeux,
Car j'y viendrais apprendre
A briller dans les cieux.

Mais je ne suis qu'un homme
Et, de plus, vieux garçon;
C'est ainsi qu'on me nomme,
Je crois qu'on a raison.
Ce n'est pas un mensonge,
Adieu donc, rêve ou songe,
Je l'admets, vous voyez;
Etoile ou rose, fuyez.

Plattsburgh, N. Y., 1889.

DECLARATION

(A Emma M.)

A l'âge où l'homme doute en son âme meurtrie
Des rêves qui berçaient autrefois ses vingt ans,
Me serait-il donné, ô mon Emma chérie,
De trouver en toi l'ange attendu si longtemps ?

J'ai aimé dans ma vie, une fois, deux fois même,
Mais toujours le destin de son doigt malicieux,
Quand je croyais toucher au bonheur suprême,
A chassé le rayon qui m'entr'ouvrait les cieux.

La première, une enfant comme toi blonde et belle,
D'un plus heureux rival fit un jour le bonheur;
Elle est morte. Souvent j'ai pleuré l'infidèle;
Mais que Dieu lui pardonne en un monde meilleur.

L'autre était une brune aux courts cheveux d'ébène,
Dans ses veines coulait un sang jeune et brûlant:
Elle aima follement. Elle en subit la peine.
Elle épouse demain un plus heureux amant.

Je veux t'offrir mon coeur comme une fleur fanée
—Qui pourrait vivre encore au soleil de l'amour—
Un doux regard de toi, ma blonde bien-aimée,
L'inondant de bonheur lui a rendu le jour.

Fais-en ce que tu veux, garde-le pour la vie,
Tu peux me le briser en jouant, je sens bien;
Mais mon bonheur ferait aux anges même envie
Si en retour, Emma, tu me donnais le tien.

Lowell, 1892.

A MON EMMA

Te souvient-il, Emma, du doux baiser
Que me donna ta lèvre frémissante,
Le soir même où, doucement enlacés,
Je te pris sur mon coeur toute tremblante ?
La sainte émotion de ce jour béni
A laissé dans mon âme alors brisée
Un doux rayon de bonheur infini
Qui remplit seul, aujourd'hui, ma pensée.

Si tu voulais, pourtant, ce soir encor
Dans mes bras me redire que tu m'aimes,
Me laisser caresser tes cheveux d'or
Et lire en tes yeux tes amours suprêmes !
Nous goûterions le bonheur des élus
Et, méprisant les choses de la terre,
Nos deux coeurs connaîtraient tout éperdus
D'un amour partagé le doux mystère.

UN PREMIER BAISER.

(A Léocadie D.)

Le vent soufflait dans la feuillée,
Sur la branche l'oiseau chantait:
Toute la Nature éveillée
A nos doux serments assistait.
Tu étais petite fillette,
Moi, je me croyais grand garçon;
Tout bas je te contais fleurette,
Nos coeurs battaient à l'unisson.

Ma foi, tu étais si petite
Que j'osai prendre un doux baiser,
J'en demandai pardon bien vite —
Tu n'osas pas me refuser.
Depuis ce jour plus d'un nuage
Assombrit notre ciel serein;
N'en gémis point, car c'est l'usage:
Chaque jour a son lendemain.

Lachine, 1885.

TE SOUVIENT-IL ?

(A Mlle Léocadie D.)

Te souvient-il des jours de notre enfance,
Des jours bénis que nous pleurons tous deux,
Où dans tes yeux tout remplis d'innocence
Mon coeur voyait s'ouvrir de nouveaux cieux ?
Où nous courions la plaine et la prairie,
Cheveux au vent, les bras entrelacés ?
C'était alors le printemps de la vie, —
Jours de bonheur, hélas ! trop tôt passés !

En ce monde d'un jour où tout s'efface,
Où les beaux jours n'ont pas de lendemain,
Notre amour, comme l'étoile qui passe
Et disparaît, n'a vécu qu'un matin.
Demain, l'Hiver en sa robe de givre,
Viendra glacer nos rêves d'avenir ;
Mais sans amour le coeur peut encor vivre,
Quand du passé revit le souvenir.

LES YEUX.

"Quels yeux préfères-tu," lui dis-je, "ô ma Louise,
"Les bruns étincelants, mais plus doux que le miel,
"Les noirs, remplis d'éclairs, changeants comme la brise.
"Ou les bleus, pleins d'amour, qui reflètent le ciel ?

"Ou bien aimes-tu mieux les yeux teintés d'opale ?
"Ou bien encor les yeux où brille la vertu ?
"Les gris où la beauté de l'esprit est rivale ?
"Ma Louise, dis-moi, quels yeux préfères-tu ?"

Elle baissa la tête et me dit: "O mon Charles !
"A propos de beaux yeux, pourquoi fermer les tiens ?
"Je préfère ceux-là qui brillent quand tu parles,
"Qui répondent: 'Je t'aime' en lisant dans les miens".

A LA MEMOIRE DU PETIT CHARLES-RENE

(A la mémoire de mon fils aîné Charles-René, né
le 23 décembre 1897, décédé le 7 juin 1899.)

A mon logis, trois têtes blondes
Font et ma joie et mon orgueil
Et je me ris des folles ondes,
De la vie, et de chaque écueil,
Trois fillettes à douce haleine,
Au regard couleur d'arc-en-ciel,
Mais je leur souris avec peine,
Car le petit Charle est au ciel.

Mon aînée a pour nom Yvonne,
De Dieu ce fut le premier don.
La deuxième, Jeanne est bien bonne
Charlotte le bébé, de l'autre est le nom,
Ma femme et moi à tour de rôle
Nous les endormons, nos amours,....
Tout en songeant, c'est encor drôle
Au berceau vide pour toujours.

Dieu reprend, dit-on, ce qu'il donne,
C'est un proverbe bien connu,
Je me soumets et je pardonne
Tout en pleurant le disparu,
Quand nous rions, — il est sous terre, —
Son petit cercueil s'ouvrirait;
Parlons plus bas, sachons nous taire,
Notre voix le réveillerait.

Oui, laissons-le avec les anges,
Notre Charle est au Paradis !
Il venait de laisser ses langes
Quand le bon Dieu nous l'a repris.
Soumettons-nous bien en silence
Notre ange est remonté aux cieux;
A notre mort, dans la balance
Nos pleurs auront un poids précieux.

Sur sa tombe à peine fermée
Portons des fleurs à tous les jours.
Car si son âme est envolée
Son petit corps est là toujours,
De là-haut son divin sourire
Devra, femme, nous consoler
Jusqu'à ce moment de délire
Où nous irons le retrouver.

VALENTIN — "UN BAISER S.V.P."

Vous ignorez encore,
Blonde au charmant minois
Que follement j'adore
Depuis bientôt un mois,
Qu'à votre lèvre rose
Je rêve nuit et jour
Pourtant jamais je n'ose
Vous dire mon amour.

Ah ! votre fin sourire
Fait trembler l'indiscret;
Il craint de vous voir rire,
Vous avez son secret.
Mais, si de sa folle
Votre cœur n'est blessé,
Punissez, je vous prie,
Le "fou" par un baiser !

FANTAISIE.

Je n'aime d'elle que le rire
 Argentin
Et la douceur de son sourire
 Si mutin.

De ses grands yeux bleus j'aime encore
 La couleur,
Foyers d'azur où de l'aurore
 Tremble un pleur.

J'aime sa lèvre purpurine,
 Vrai satin,
J'adore aussi sa taille fine
 De lutin.

Et combien j'aime de sa joue
 La rougeur,
Quand entre mes bras elle joue,
 L'air songeur !

Que j'aime aussi sa longue tresse,
Toute d'or,
Que je déroule avec ivresse,
Quand tout dort.

La nuit, elle et moi, côte à côte
Nous dormons;
Est-ce un crime ou bien simple faute ?
Là ! Voyons ?

Je vois le sceptique sourire
Et railler;
La prude s'apprête à médire
Et crier.

Eh ! ma belle, laissons les faire
A leur goût;
Car, enfin, je suis bien ta mère,
Après tout.

Une veuve encore gentille,
Croyez bien !
N'ayant ici-bas que sa fille
Pour tout bien.

JOYEUSE FETE !

(A Mlle Esther Daoust, à l'occasion de ses vingt ans.)

Autour de toi, ce soir, tout le monde est en fête
C'est à qui t'offrirait ses vœux les plus ardents :
En effet, chère Esther, tu as fait la conquête
De l'âge aux rêves d'or, — de tes fameux VINGT ANS !

Vingt ans ! C'est l'horizon qui, radieux, s'entr'ouvre,
Bien qu'encore lointain, à nos yeux éblouis ;
C'est le Sphinx éternel qui lentement découvre
Aux regards innocents un coin du paradis.

C'est l'aurore nouvelle où l'on voit tout en rose,
Où le cœur sait aimer toutes ses illusions ;
Temps qui passe trop vite, emportant toute chose
Jusqu'aux bonheurs vécus, au pays des visions.

Aux jours ensoleillés succédera l'orage:—
C'est notre lot commun et n'en murmure pas;
Car afin de parer à tout petit nuage,
Tes amis t'offrent, ce soir, ce superbe en-tout-cas.

La présentation faite, ouvrez le bal, la danse !
Que tous sachent mener les choses rondement !
Et sur le seuil joyeux de cet an qui commence,
"Vive la chère Esther et vivent ses VINGT ANS !"

Manchester, N. H., 1924.

A MON ESTHER — POUR SES 20 ANS !

Vers l'avenir, enfant, dirige ta nacelle,
Sa voilure a vingt ans, son gouvernail est sûr,
Elle atteindra la rive, assurément, ma belle,
Car la vague est bien douce et ton ciel toujours pur.

Nombreux sont les écueils et ta main ingénue
Ne saurait les éviter — le Nautonnier divin
Est toujours à son poste et, du fond de la nue,
Dirige tous les vents, assurant le chemin.

Ta nacelle bénie à bon port te transporte,
Sans crainte ni souci laisse toi balotter,
Regarde avec amour, en passant chaque porte,
Des scènes, des tableaux, que tu n'as pas rêvés.

Vogue ainsi, fière et noble, en ta barque légère,
Confiante en ce Dieu qui la mène à la rive
Où l'on trouve toujours les degrés d'or du ciel,
Le spectacle est splendide et ravissant, ma chère;
Et, ta tâche accomplie, avec les bons arrive
Te reposer enfin au grand port éternel !

Envoi avec ses fleurs de fête.

Chaque anniversaire a son odeur attitrée,
A vingt ans le parfum des beaux pois de senteur
Donne un cachet nouveau à la nouvelle année
Et t'assure, dit-on, un cent ans de bonheur.

REMINISCENCES

Un rossignol aimait une fauvette
Et dans le bois tous en étaient jaloux
Car des voisins la langue peu discrète
Riait toujours de leurs propos trop doux.
Souvent le soir ils faisaient en silence
De longs détours pour revenir au nid.
Et sous un grand orme qui se balance
Tous deux goûtaient un bonheur infini.
Mon Emma, souviens-toi de cette pure ivresse,
Que nous goûtions jadis sans craindre l'avenir
Quand nos deux coeurs remplis d'une sainte allégresse,
Dans un ardent baiser confondaient leurs désirs.

JOYEUX ANNIVERSAIRE !

(A ma belle-soeur Antoinette pour ses dix-sept ans.)

Vos bons amis pour vous surprendre,
Se sont, ce soir, donné la main;
Leur but est facile à comprendre,
L'amitié traçait le chemin.

A votre âge on ne sait encore
Les pleurs, les chagrins d'ici-bas....
Un chaud rayon du soleil dore
La route où vous portez vos pas.

Mais demain viendront les tempêtes,
Vous souffrirez à votre tour;
L'orage plane sur nos têtes,
Il peut éclater dès ce jour.

Puissiez-vous toujours être heureuse,
Le coeur gai sous un ciel serein !
Des amis la troupe nombreuse
Vous garder des coups du destin !

Mais quand de pleurer viendra l'heure
Rappelez-vous notre amitié !
Elle seule toujours demeure
Dans le temps et l'éternité !

Oh ! que le temps jamais n'efface
Cette fête de votre esprit !
En ce monde d'un jour tout passe
Au ciel l'amour seul refleurit !

Gardez ce cadeau bien modeste
En souvenir de ce beau jour,
Si vous perdez tout, qu'il vous reste
Comme gage de notre amour.

LA PRIERE AMOUREUSE.

Combien j'étais dévôt ! que ma prière lente
Aspirait vers les cieux, langoureuse et fervente,
Quand ton souffle embaumé s'égarant dans son cours
Enivrait tous mes sens de délire et d'amours.

Un pas.... encore un pas, et ta bouche adorée
Eût laissé pénétrer ton coeur et ta pensée,
J'eusse entendu ta voix murmurer de doux vœux,
Senti ton souffle pur effleurer mes cheveux !.....

Bien souvent j'ai franchi le temps et la distance
Pour revenir près de toi soupirer en silence;
J'allais à ton réveil, j'allais à ton coucher,
Admirer les appâts, qu'en vain tu veux cacher.

Comme un esprit ailé, je te suivais sans cesse,
Et quand le soir venait, j'allais avec ivresse
Verser en tous tes sens les douceurs du sommeil
Et comme un père aimant épier ton réveil.

Mais quand je te voyais, plus molle et languissante
Fermer tes yeux d'azur et soupirer plus lente,
J'allais avec amour comme pour sommeiller,
Passer ma tête en feu sur le même oreiller,
J'osais même baiser ta paupière endormie
Et ravir un soupir à ta bouche fleurie.....

.....

Ah ! je crains que ton coeur injuste à ce discours
D'une rude vertu n'invoque le secours.
Déjà je vois tes doigts émus de sainte rage
Froisser en s'indignant cette indiscrete page;
Pardonne moi, Emma, et permets qu'à genoux
Je t'explique ma flamme et chasse ton courroux.
Non ! ce n'est pas en moi qu'une image chérie
D'une indigne pensée se sentira flétrie.
Telle en Saint oraison, notre mère des cieux,
Répand en notre coeur un respect amoureux,
Telle tu fus toujours ! — Tel l'odorant dictame
De ta chaste beauté s'écoulait en mon âme;
Si pur était ton nom gravé dans tous mes sens,
Que même devant Dieu je brûlais ton encens;
Et que tournant, furtif, un regard en arrière,
Ta bouche ou ton regard me dictait ma prière,
Mais ton oeil est prompt ! Il se voltait soudain
Pour mêler son reflet aux soupirs de ton sein,
Oh ! alors, je doutais si mon âme embrasée
Adorait l'Eternel ou son Emma aimée.

LE 21 JUILLET 1892.

Du livre de la vie un nouveau feuillet passe
Sous tes doigts inquiets de la page à venir,
Une année aujourd'hui disparaît dans l'espace—
Ses jours, tristes ou gais, ne pourront revenir.

En ce monde d'un jour où tout fuit et s'efface,
Les plus beaux jours, hélas ! n'ont pas de lendemain,
Et l'homme, quelque'il soit, ne laisse d'autre trace
Qu'une faible poussière indiquant le chemin.

Mais Dieu parfois nous donne, en Sa grâce infinie,
Une heure bien-aimée, un instant délicieux
Dont le doux souvenir en notre âme ravie
Reste à jamais gravé comme un rayon des cieux.

J'ai passé près de toi, ma douce bien-aimée,
Plus d'une heure bénie à prier à genoux,
Et, ce soir, au début de la nouvelle année,
J'attends avec espoir ton aveu le plus doux.

Que ta lèvre enfin s'ouvre et dise sans mystère
Le secret que ton coeur se refuse à peser,
Et la main dans la main j'oublierai la terre
Dans les enivrements de ton premier baiser.

Lowell, Mass.

VERS D'ANNIVERSAIRE.

Te souvient-il, ma chère femme,
Du 21 juillet dernier ?
Lorsque dans un baiser de flamme
Ton coeur se donnait tout entier ?
Depuis ce jour plus d'un nuage
Obscurcit notre ciel serein,
Mais nous avons bravé l'orage
Du lendemain.

Te souvient-il de la journée,
Où devant Dieu et pour toujours,
Ton âme à la mienne donnée
S'unit sous le joug des amours ?
Par les liens les plus doux, ma chère,
Tu me donnas alors ta main;
Tous deux nous fîmes la prière
Du lendemain.

Voici ta vingt-huitième année
Et notre amour grandit, tu sais;
Regrettes-tu, ma bien aimée,
Les serments qu'alors tu as faits ?
Nous nous aimons tous deux encore,
Emma, tu as donné ta main
A celui qui toujours t'adore
Sans lendemain.

Pawtucket, R. I., 1894,

A MA FEMME.

(Pour sa fête, le 21 juillet 1897.)

Nous avons donc tous deux dépassé la trentaine
Et dans notre beau ciel le soleil encor luit;
Nous serons tôt rendus, bien sûr, en quarantaine
Où Dieu nous sourira toujours comme aujourd'hui.

Yvonne, Jeanne et l'autre, un trio de beaux anges,
Se joignent à ma voix pour te faire leurs vœux;
Ils désirent mêler leur tribut de louanges
Au doux refrain d'amour d'un père bien heureux.

Pour eux, comme pour moi, vis longtemps, vis joyeuse
Et, comme notre amour, tu les verras grandir;
Ils te feront ici une existence heureuse
Et ta couronne au Ciel, où tous devront s'unir !

Lowell, Mass.

DOUZIEME FETE D'ANNIVERSAIRE

Voilà douze ans déjà qu'à ton anniversaire,
J'arrivais souriant t'offrir mon premier don:
Un simple bracelet, qui tendrement t'enserre
Encore en ce beau jour comme autrefois, pardon !

Un an plus tard, tu sais, en cadeau de naissance,
Je t'offrais un anneau, symbole précieux;
Un baiser en retour, douce reconnaissance,
Mit le comble à ma joie, — il m'entr'ouvrait les cieux !

Nous avons depuis lors à ta fête annuelle
Constaté combien vite, hélas ! passent les ans;
Nous marchons sûrement vers la vie éternelle,
Où Dieu couronnera nos efforts incessants.

Nous frisons, il est vrai, tous deux la quarantaine
Consolons-nous, ma chérie, en songeant au passé;
Prions Dieu qu'il nous donne au moins la soixantaine,
Afin de voir grandir nos enfants bien-aimés.

Tous ensemble, ce soir, les enfants et le père,
Font des vœux pour toi, que tu vives longtemps,
Que le Ciel te conserve à leur amour sincère
Et t'épargne toujours le souffle des autans.

Quant à l'autre que Dieu crut devoir nous reprendre
N'allons pas l'oublier en ce moment heureux;
Mais ne le pleurons pas, car tu dois le comprendre
Que pour nous, souriant, il prie au fond des cieux.

Puis, la main dans la main, oublieux du mystère
Que garde l'avenir, marchons gaiement tous deux,
Conflants que Celui qui nous unit sur terre
Saura nous réunir de même dans les cieux.

Montréal, 1905.

A MON EMMA

(Pour sa fête — 1923.)

Nous parcourons ensemble un chemin consolant
Qui sûrement nous mène à la fête suprême,
Et cet anniversaire, à chaque nouvel an,
Prouve que notre amour est notre vie même.

Voilà trente ans et plus qu'au vingt et un juillet
Je reviens, plein d'amour, les bras chargés de roses : —
Ce soir, comme jadis, leurs frères, les oeillets,
A ton coeur rediront les mêmes douces choses.

Baisers d'amours, serments mille fois répétés,
Monteront délicieux de leurs fraîches corolles,
Et, revivant heureux tous nos bonheurs passés,
Leur parfum le dira mieux que vaines paroles.

Il est vrai que demain, ces éphémères fleurs,
Leur parfum exhalé, seront toutes fanées;
Mais leur doux souvenir saura sécher tes pleurs,
Te rappelant l'amour de qui te les a données.

A MA FEMME POUR SON 53^e ANNIVERSAIRE

Plus d'un quart de siècle, ensemble nous avons
Heureusement gravi le sentier de la vie,
De nos bras confiants élargi les sillons
Où le bon Dieu sema la charité bénie,
La foi si consolante et l'espoir immortel
Dont la croissance auguste a préparé la route,
A nos pas raffermis, vers le but éternel,
Où le bonheur suprême éteint le dernier doute.

Quel que soit de nos ans le cours par Dieu fixé,
Soumettons-nous à sa volonté sainte !
Des célestes parvis Celui qui tient la clef,
Connaît chaque degré de l'éclatante enceinte.
Parmi ses chérubins au fond du firmament,
Il réserve une place aux pieds de la Madonne
A ton coeur chaste et pur, à toi, bonne maman,
Qui punis d'un baiser et, souriant, pardonne.

SONNET A MON EMMA

(A l'occasion de son anniversaire de naissance.)

Grâce à Dieu te voici bientôt en soixantaine !
Cette nouvelle maille ajoutée à l'anneau
Qui du berceau mène à l'éternité certaine
Te rapproche d'un an du trésor le plus beau.

Le repos éternel pour l'âme pure et saine,
La couronne promise au texte du Crédo,
La récompense qui paraissant si lointaine,
T'attend demain peut-être au delà du tombeau.

C'est le retour du jour des oeillets et des roses !
Que nos fleurs dissipent tous tes pensers moroses,
Te laissant entrevoir les célestes jardins !

En attendant l'appel du grand maître suprême,
Vivons de notre amour, car il aime qu'on aime,
Promettant le ciel même aux amoureux humains.

Manchester, 1924.

Troisième Partie :

**Sonnets, Acrostiches et
Sonnets-Acrostiches**

A L'OCCASION DU JUBILE DU R. P. CARIN.

Sonne ! Joyeuse et fière en ta robe de fête,
Mêle à nos chants de joie un timbre harmonieux,
Sonne cinquante coups ! car tout un peuple fête
En ce jour cinquante ans d'apostolat pieux.

Que de fois n'as-tu pas d'un plus modeste faîte
Pieusement sonné, messagère des cieux,
L'heure de la prière ? ou, pendant la tempête,
Eveillé les échos du clocher silencieux ?

Qu'au triomphe d'un roi la voix du canon tonne !
Ton appel pacifique et ton son monotone
Vont bien mieux pour fêter ce lever d'arc-en-ciel !

Sonne ! sonne toujours ! et qu'à l'heure suprême
Où chacun pleurera le bon Père qu'il aime
Ta voix, joyeuse encor, se mêle aux chants du Ciel !

A L'OCCASION DE LA MORT DE LOUIS FRECHETTE.

A ce décret de Dieu je m'incline en silence,
Mais des pleurs à mon chant se mêlent malgré moi,
Quand je veux répéter ton immortelle stance
Aux nôtres que ta mort remplit d'un vif émoi.

Ils avaient tous appris à chanter ta cadence,
Ta rime belle et riche et ton cinglant beffroi;
Ils t'aimeront toujours! L'éternelle balance
Penchera de ton bord, à cause de ta foi.

Sur ta tombe entr'ouverte un peuple à genoux pleure
Attendant, recueilli, très pieusement l'heure
Où ton Dieu t'ouvrira ses célestes parvis.

L'heure douce où tout coeur, rappelant son poète,
Croira sentir vibrer de sa lyre muette
L'hosanna glorieux au seuil du paradis.

A CREMAZIE !

(Poésie composée à l'occasion du dévoilement de la statue
de Crémazie à Montréal)

Gloire à toi Crémazie ! A l'heure où tout un monde
Attend, stoïque encor, le précurseur promis,
De ton souffle immortel la voix grave et féconde
Sous l'"unique" drapeau nous retient tous unis.

Pieusement courbés sous le sceptre qu'inonde
De bienfaisants rayons l'astre encore insoumis,
Triomphants, nous chantons cette merveilleuse onde
Couvrant ton front martyr de tant de pleurs bénis.

Je reviens à toi, maître, à cette heure suprême
Où chaque enfant, grandi, te prouve comme il t'aime
Entonnant l'hosanna de l'éternel espoir.

Nous chantons après toi l'hymne de délivrance,
Comme tu crus toujours, nous croyons en la France
Qui nous quittant, jadis, ne nous dit qu'au revoir!

Montréal, 1906.

LE JOUR DES MORTS.

(Sonnet dédié à ma fille Jeanne)

Sous les tertres jaunis, dans le froid cimetière,
Reposent bien des corps, les âmes sont aux cieux!
Il faut toujours offrir à Dieu notre prière
Qui s'unira peut-être au cantique harmonieux.

Prions, enfant, prions, et que la terre entière
Mêle à l'hymne céleste un timbre délicieux.
Pleurons aussi! car de plus d'une froide bière
Nous entendons la plainte, hélas, des malheureux.

La vie est un voyage à la fin incertaine,
On s'embarque indécis pour la plage lointaine
D'où jamais nos aimés ne nous sont revenus.

C'est le grand jour des morts, prions donc, ma chérie
Pour tous les disparus, et pour moi-même prie,
Car peut-être, demain, je serai des élus.

Worcester, 1906.

SONNET IMPROMPTU

(A l'occasion du 2ième anniversaire de mariage
d'Alphonse et de Charlotte)

Pour fêter ce deuxième anniversaire
Du grand jour où le bon Dieu vous unit,
Vous avez retraversé la frontière,
Désirant vous réchauffer au vieux nid.

Le coeur reconnaissant, votre vieux père
Vous tend les bras, de nouveau vous bénit !
Tandis qu'offrant au Ciel une prière,
Votre maman, à son tour, vous sourit !

Vous reprendrez demain la même route
Que vous ouvrit le Bonheur — somme toute,
Recommencez votre lune de miel !

Que plus fécond soit ce nouveau voyage !
Que Dieu, dissipant le lointain nuage,
Vous donne un bel ange blond de son Ciel !

Manchester, 1923.

"VOIX ETRANGES"

(Au Dr J. H. Roy)

C'est un souffle divin qui fait vibrer la lyre;
J'admire, cher ami, ton espoir rayonnant.
Toujours, le coeur ému, j'aimerais te relire,
Quand tu chantes les cieux, c'est l'hymne d'un croyant.

Tu planes au-dessus des foules en délire
Qui vers les plaisirs vains courent en bourdonnant
Et ton âme éprouvée aux douleurs du martyr,
A béni le Très-Haut, qui sourit pardonnant.

Ainsi que toi jadis "j'ouïs des Voix Etranges"
Balbutiant la nuit, tel un murmure d'anges,
Comme toi j'ai pleuré, comme toi j'ai souffert.

Mon âme a tressailli et dans l'ombre incertaine
Je vais d'un pied plus sûr, car une voix lointaine
M'appelle consolé vers le ciel entr'ouvert.

JOYEUSES FIANCAILLES !

(Sonnet à Edouard et à Jeanne)

Sous les regards de Dieu, de vos parents en liesse,
Vous êtes fiancés, l'un à l'autre promis,
Attendant anxieux le grand jour d'allégresse
Où Dieu même saura bénir vos coeurs unis !

Au seuil de l'avenir éclatant en richesse
Sans crainte, allez tout droit vers vos nouveaux parvis
Où règne le Bonheur, — la Divine Sagesse
En faisant l'avant-goût de son saint Paradis.

De tout mon coeur, enfants, en plus je vous souhaite
Bonheur, prospérité, cette santé parfaite
Le gage d'un séjour ici-bas délicieux.

Puis quand viendra la fin d'une longue carrière,
Lorsque vous serez las des choses de la terre,
Un doux réveil ensemble au fond même des cieux !

LES YEUX VERS LES CIEUX !

(Sonnet à mon gendre, M. Léonard E. Beaulnes,
à l'occasion de la mort de sa mère)

Je comprends, Léonard, votre douleur amère,
L'inconsolable peine et le chagrin profond
Depuis que sous vos yeux on plaça votre mère,
Dans son cercueil clouée, en son lit de gazon.

Vous avez de trop près regardé cette terre
Où nos morts bien-aimés inconscients s'en vont;
Encore vous avez l'odeur du cimetière
Vous n'avez pas senti le parfum du blé blond.

Toute consolation humaine est inutile.
La meilleure souvent nous semblerait hostile:
C'est plus haut, mon enfant, qu'il faut jeter les yeux.

Vous verriez défiler lentement la phalange
Des saintes, votre mère, en parure d'ange,
Reçue à bras ouverts par la Reine des cieux !

CREDO !

(A l'occasion de la mort du Dr. J. A. Gagnon)
Mon luth à la douleur peut se prêter encore;
Mais sur ta tombe fraîche, ami, je viens chanter!
J'entonne l'Hosanna, car j'entrevois l'aurore
Même quand dans la terre on s'en va te porter.

Au temple canadien que ta voix si sonore.
En des hymnes divers fit jadis éclater,
Tes bons amis, docteur, que ton amour honore
Sont allés ce matin, en chantant prier.

Ton sublime martyr, enduré en silence,
A su faire, à bon temps, bien pencher la balance
Du Maître tout-puissant en qui nous avons foi.

Voilà pourquoi je chante au milieu des alarmes.
Un ange de vérité dut essuyer mes larmes,
Et cet ange, docteur, tu le vis, — c'est la Foi!

SONNET

(Respectueusement dédié au Revd. Père Forget, O. M. I.)

Es-tu bien mort, Père Garin? et ta belle âme
Dans un monde meilleur va-t-elle abandonner
Tes chers enfants soumis qui portent l'oriflamme
Que tout peuple chrétien au culte doit donner?

Eh non! tu n'es pas mort! car ton ardente flamme
Embrase tous nos coeurs d'un amour nouveau-né;
A ton cher souvenir tout Canadien s'enflamme,
Au pied de ta statue on va s'agenouiller.

Reste donc parmi nous, nous te voulons encore,
Dans le bronze muet, au temple où l'on adore
Tu sauras nous mener, comme hier, par la main.

Et nous irons, au lever de l'aurore
Comme au soleil couchant, sous le parvis sonore
Demander au bon Dieu le pain du lendemain!

DESILLUSION

Elle ne m'aime plus, hélas ! mon cœur se brise,
Tel un vase trop plein rompt son cercle de fer ;
Mon rêve d'or s'envole emporté par la brise,
Comme une feuille morte au souffle de l'hiver.

Si elle avait compris combien mon âme éprise
Voyait dans son amour tout le ciel entr'ouvert,
Combien sans elle aussi — trop fatale méprise ! —
Je devais, seul, souffrir les tourments de l'enfer.

Mais elle n'a rien vu qu'un amour ordinaire,
Un rayon qui s'enfuit, qu'une pensionnaire
Voit passer en riant en un jour de congé.

Et ce que j'ai souffert de sa flamme volage
Laissera dans son ciel un tout petit nuage
Qu'aura chassé, demain, un regard étranger.

LE PREMIER BAISER

Combien ai-je de fois, en rêvant solitaire,
D'un fol espoir senti mon pauvre coeur bercé!
La tenir dans mes bras puis oublier la terre
Dans les enivrements de son premier baiser!

Depuis quelques instants nous venions de nous taire,
Mais nos coeurs se tenaient un langage insensé,
Autour de nous planait un air de doux mystère
Le rêve était si beau, pourquoi l'avoir chassé ?

Je te trouvais bien belle et tes lèvres si roses,
Puis, mon Dieu, quand on aime on ose tant de choses,
Je te pris dans mes bras et m'enivrai de miel....

Au nom de notre amour, ô mon Emma, pardonne!
Est-ce si grand péché prendre ce que Dieu donne?
Il faut bien par degrés s'habituer au ciel!

PREMIER SONNET DE JEAN-CHARLES, MON FILS, A 16 ANS

Jours heureux qui fuyez, comme les blancs nuages
Dans le firmament bleu emportés sans retour,
Ne reviendrez-vous pas ? Oui.... chacun tour à tour
Réconforte notre âme en de douces images.

Réflétez, maintenant, dans le miroir des âges
Pour mes parents chéris, les souvenirs du jour
Où Dieu bénit l'hymen, produit de leur amour,
Et leur donna le coeur d'affronter les orages.

Cette joie immortelle, aujourd'hui, bons parents,
Rayonne avec l'éclat d'il y a vingt-neuf ans;
Et cet humble sonnet, le premier de ma plume,

Pour fêter ce beau jour, s'élève de mon coeur:
Qu'il vous fasse goûter un instant de bonheur
Dans l'évocation qu'en ces vers il rallume.

LA ROSIERE CELESTE

(Respectueusement dédié à Mlle IRENE FARLEY, Propagatrice attitrée pour les Etats-Unis de l'oeuvre de la Bse Thérèse de l'Enfant Jésus)

Bouquets de roses d'or parsemés dans l'espace,
Inondant de bonheur les malheureux guéris,
Emportent du ciel bleu un parfum pur qui passe,
Nommé par notre sainte un vent du Paradis.
Hommes pieux et droits qui priez en silence,
Espérant un miracle en votre guérison,
Un regard vers Thérèse et "douce violence"
Rapportera de Dieu cette bénédiction!
Entendez de partout ce concert d'allégresse,
Un cas désespéré, rapporté à Lisieux,
S'est adjoint à la liste ouverte à sa tendresse,
Etonnant les mortels et souriant aux cieux.

Tombez, tombez sans cesse, ô roses merveilleuses,
Héritage divin, don de l'Enfant Jésus,
Exaucez tous les vœux des âmes malheureuses,
Rendez-leur la santé, un miracle de plus!
Et, quand vous tomberez, belles fleurs d'espérance.
Soyez mes guérisseurs, que je sois des élus!
Écoutez mon appel, soulagez ma souffrance!

De tous les maux le mien est le plus incurable,
Et, cependant, j'ai foi en ta main secourable!

L'âme encor confiante, à genoux, je vous prie
"Une petite rose!" Un regard de pitié!
Et, mon mal disparu, je passerai ma vie,
Noble et pure Thérèse, à vous en glorifier.
Fidèle à ta promesse, ô ma petite sainte,
Agis bien vivement, hâte ma guérison!
Nos voix s'élèveront vers la céleste enceinte,
Transportant jusqu'à Dieu nos cœurs à l'unisson.

Je crois! J'attends! J'espère en ton pouvoir suprême!
Et Jésus, ton amour, interviendra lui-même,
Sanctifiant par ce geste une âme toute à Lui; —
Un miracle seul peut me guérir aujourd'hui!
Sauve-moi! Bénissons tous deux le Dieu qui t'aime!

Manchester, 1924.

DIEU LUI SOURIRA

(Respectueusement dédié à M. et Madame A. E. Lafond,
à l'occasion du baptême de leur fils, Adélarde-Jacques-Réné)

Le lieutenant A. J. R. Lafond est mort au champ d'honneur
en France, pendant la grande guerre en 1918.

Anges du Ciel, sous la voûte infinie,
Des doux accents de la cloche bénie
Entendez-vous le concert délicieux?
L'Eglise a rouvert la porte des cieux
A ce frère dont vous pleuriez l'absence,
Revêtu de sa robe d'innocence,
Demain vous le reverrez glorieux.

Je crois en Dieu! à Satan je renonce!
Au nom de l'enfant, le parrain prononce
Ces mots sacramentels, serment d'amour
Que tout chrétien répète, nuit et jour,
Un doux et saint prêtre, à ce moment même,
Entend, au nom de Dieu, ce vœu suprême;
Sa voix le redit au céleste séjour.

Réjouissez-vous, troupes séraphiques
Entonnez votre hosanna triomphant!
Nous mêlons nos voix à vos saints cantiques
Et louons Dieu qui reprend son enfant.
La vie est, madame, un sombre mystère,
À chaque pas l'homme se sent pâlir,
Faiblesse innée ou crainte involontaire,
On tremble toujours devant l'avenir,
Ne craignez pas! écoutez son franc rire
Dieu est le maître! Il saura lui sourire.

Fall River, Mass., 1895.

A MA FILLE AIMEE

Chante, enfant ! Ton père aime entendre ta voix pure
Harpe mélodieuse aux doux sons cristallins —
A mon cœur vieillissant rends la fin moins impure,
Remplis-le d'un refrain qui jusqu'à la mort dure !
La mort n'est pas la Mort, la Vie est le destin :
On peut en rire un jour, en rira-t-on demain ?
Tout est bien éphémère dans la pauvre nature,
Tout vain éclat s'enfuit, toute vaine parure...
Eveille-moi devant l'éternel lendemain.

IMPROMTU-ACROSTICHE

(A l'occasion du voyage de ma Charlotte avec sa mère à
Lowell, Mass. 20 avril 1916, écrit la veille
durant leur sommeil)

Mets ta main dans la mienne, et toujours ! à plus tard !
A ton retour prochain la nouvelle caresse !
Regarde, voici l'heure et la minute presse....
Il suffit d'un instant pour manquer le départ,
En route, cette nuit, et demain, je l'espère,
A ta famille absente ira ton souvenir;
Nombreux baisers bien doux, bons souhaits de ton père,
Te paraîtront sans doute un sujet de plaisir —
On confond ces détails en rêves d'avenir.
Il n'existe ici-bas, en notre court voyage,
Nul ciel plus pur, plus beau, que le Ciel du Pays;
Excursions de plaisir, pieux pèlerinage,
Tout cela ne vaut pas, crois-en ta mère même,
Encore un doux baiser de ton papa qui t'aime.

A MON FILS AIME JEAN-CHARLES

(Pour son 10ième anniversaire)

J'aime à voir un ciel pur, une flamme divine
Eclater en tes yeux, reflets du paradis;
A ma vue, ta belle âme enfantine
Nous rapproche toujours des célestes parvis.

Conserve au fond du coeur ton beau rêve d'enfance,
Hélas! en notre temps, il est trop tôt fini!
A Dieu seul, mon enfant, que ton intelligence
Rende, de jour en jour, un sourire béni!
Le livre de la vie est un livre illusoire,
Ecris ton nom sans peur sur la page d'Histoire,....
Sans craindre aucun souci, monte droit à la gloire!

Déjà dix ans, mon fils, ont passé sur ta tête,
A l'avenir lointain ouvre large ton coeur;
Ouragan, vent d'hiver, après chaque tempête,
Un soleil bienfaisant asséchera tes pleurs.
Suppliant, j'offre à Dieu, pour ce jour de ta fête,
Tous mes voeux et souhaits de suprême bonheur.

ACROSTICHE DOUBLE

Entends-tu, mon Emma, de l'immense nature
Monter de toutes parts l'hymne fort et vibrant?
Ma faible voix se mêle à ce concert si grand:
"Aimez, dit-il, aimez!" Pour toute créature
Aimer, c'est le secret du bonheur éternel.
Ma muse de l'Amour s'est faite la servante,
Ma muse à son service est pour toujours constante,
Et c'est par l'Amour seul qu'on peut monter au Ciel!

ACROSTICHE

"La Concorde"

Concorde, ange des cieux, que ta main radieuse
Ouvre à nos cœurs vaillants la route glorieuse!
Nos pas mal assurés réclament ton support,
C'est au nom de la Paix que nous tentons l'effort
Oublions les tracas, chassons la zizanie,
Rassemblons donc enfin tous nos groupes épars!
Devant nos bras unis tomberont les remparts
Et Dieu nous sourira sous la voûte infinie!

NOCES DE FER-BLANC

(M. et Madame Jules Tremblay)

Joyeuse fête à l'heureux couple!
Un gai vivat à leur santé!
Le cri de joie! et, la voix souple,
Entonnons l'hymne d'amitié!
Saluons la nouvelle aurore,
Blanche lueur dans un ciel pur;
Longue vie au bonheur qui dore
Avec ardeur leur clair azur!
Nous reviendrons plus tard, j'espère,
Célébrer leurs noces d'argent,
Heureux, répéter la prière,
Echo d'un coeur toujours vibrant.

Ottawa, 1914.

BONNE ET HEUREUSE ANNEE !

(A Mlle H. Bernard)

Heur ou malheur, une suprême destinée
Ouvre à tout nouveau-né la route à parcourir;
Rêveur ou rayonnant, à la nouvelle année,
Tout front s'incline et tremble, ignorant l'avenir
Et pourtant l'horizon s'entr'ouvre grandiose,
Nous sourions encor, croyant à l'illusion.
Si charmante toujours, faisant voir tout en rose:
Elle fait oublier toute folle passion.

Bien loin du sol natal, sur la terre étrangère,
En ce jour si joyeux, nous songeons tous à vous,
Ravivés par l'espoir de vous revoir, ma chère.
Nous accorder bientôt vos sourires si doux,
Après de vos parents soyez heureuse et fière !
Rappelez-vous toujours vos bons amis d'antan, —
Dieu vous accorde, Hortense, un heureux Nouvel An !

SI TU DISAIS : "NON"

(Quadruple acrostiche)

"Espère!" m'as-tu dit, "plus tard peut-être....
Mon coeur, vraiment, n'a pas encore parlé;
Mais bientôt je pourrai me reconnaître,
Alors...." — "Eh bien! alors?" — "Je répondrai."

"A tes genoux, enfant, je passerais ma vie,
Méprisant d'ici-bas tous les biens enchanteurs,
Mais le bonheur d'aimer ne te fait pas envie
Eh bien soit! reste libre et laisse-moi mes pleurs"

Elle ne m'aime plus, hélas! mon coeur se brise,
Mon amour est indigne et vulgaire à ses yeux
Ma conduite odieuse, oui! elle me méprise,
Ainsi finit mon rêve et je maudis les cieux!....

A mon âme en délire, ô Dieu du ciel, pardonne!
Ma douleur est sans borne et mon coeur plein de fiel.
Mais qu'est donc Ton enfer? Ce que la terre donne
Est-il bien l'avant-goût du bonheur de ton ciel?

TRESOR QUI DURE

Yeux noirs, lèvres roses, cheveux d'ébène:
Voilà ce qui chez vous charme et embellit;
On aime aussi votre voix de sirène, —
Ne rougissez pas; la rougeur trahit.
N'oubliez pas, pourtant, qu'une âme pure
Est de tous les trésors le seul qui dure !

AIMEZ !

A votre âge, enfant, tout rayonne !
Nul nuage au Ciel n'apparaît.
Tout sourit ! Dieu qui toujours donne
Ouvre à vos yeux son doux secret.
Il commande et veut que l'on aime,
Ne craignez pas sa sainte Loi !
Eh ! l'amour ? C'est le bien suprême !
Toute âme qui aime a la foi !
Toujours l'amour aux cieux transporte,
Et faut-il le laisser à votre porte ?

PAGE D'ALBUM

(A ma chère Jeanne.)

Jadis sa faible lyre au moindre son vibrante,
Ecartée en son coin, du public ignoré,
A repris tout à coup sa note frémissante,
Nouvel écho du Ciel au poète inspiré:
Nous avions, en effet, par la prière ardente,
Embelli le berceau d'un second nouveau-né!

Ange rose et si frêle, à l'âme pure et tendre,
Nous t'avons accueilli, le coeur reconnaissant;
Gage béni du Ciel qui nous fait bien entendre
En un monde meilleur un espoir consolant.
La vie est courte, enfant, sache bien le comprendre
Et lève tes doux yeux vers le clair firmament!

Gentille enfant blonde, en lisant cette page,
Etends bien tes regards au delà de la plage, —
Ne crains jamais surtout le terrible naufrage !
Et donne confiante au Grand Maître éternel
Voix, coeur et doux sourire au moment solennel,
Il t'ouvrira tout grand le bel "envers" du Ciel !
Et lorsque sonnera pour toi l'heure sublime
Vers la voûte céleste, va gravissant la cime,
En un ciel toujours bleu goûter l'amour ultime !

Ottawa, 1913.

SOUVENIRS D'OTTAWA

(A Mlle Marguerite St. Laurent.)

Mignonne fleur des prés, aster ou pâquerette,
Au souffle du printemps, tu souris au ciel bleu,
Revivant du passé, fleurant la violette,
Garde ton pur parfum à la gloire de Dieu.
Un artiste divin cisela ta corolle,
Entre toutes tes soeurs tu brilleras toujours
Radieuse ou modeste et, prends-en ma parole,
Il te réserve au ciel d'immortelles amours.
Tous les jours de ta vie, offre-lui ton hommage
Et pour toi l'avenir restera sans nuage !

ACROSTICHE

(A Mlle Alice Cartier)

A l'âme jeune et blanche un ange jaloux garde
La naïve illusion, et l'Espoir, saint flambeau,
Illumine la route où le bon Dieu regarde
Content et satisfait, voyant que tout est beau.
Elans de la Foi pure, alors que la Nuit tarde,
Continuez votre oeuvre au delà du tombeau !

A vos parents aimants dont vous êtes la vie
Redonnez chaque soir un sourire joyeux !
Toute cette gaieté que plus d'un vous envie
Ira, de jour en jour, en un cercle radieux,
Eclairer le sentier d'où votre âme ravie
Remontera demain jusqu'au faite des cieux.

Ottawa, 1914.

“MON CRUCIFIX”

(Sonnet-Acrostiche Improvisé)

Au fort de la souffrance, au Jésus du Calvaire
Je tends mes bras tremblants avec un cri d'espoir;
Et, contemplant des yeux ce spectacle sévère,
Suis vite consolé en dépit du ciel noir.

Un bonheur tout divin recouvrirait la terre
Si Jésus crucifié pouvait partout s'y voir
Couvert de tant de gloire et sans aucun mystère
Ravissant les souffrants au morne désespoir.

Un bonheur éternel, dénué de souffrance
Couronne tous les fronts rayonnant d'espérance;
Il règne en tous lieux un air de paradis.

Fidèle à votre appel, ô sublime Victime,
Il me reste encore à mériter votre estime;
Et, Toi, suis-moi partout, ô mon cher Crucifix !

Manchester, 1924.

A MON PERE

(A l'occasion de son anniversaire de naissance)

(Récité par Alphonse Dallaire qui lut aussi
le Sonnet ci-dessous:)

Au pied des saints autels, ce matin, pour ta fête,
Le coeur reconnaissant, j'ai prié Dieu pour toi;
Puisse-t-il tous les jours, t'épargner la tempête,
Hors du danger tenir nos coeurs remplis de foi !
On me dit qu'en tous lieux, grâce à toi, la Concorde
Ne cesse de sourire et qu'encor l'encre y est,
Surtout ici ce soir tout le monde s'accorde,
Et je viens, à propos, t'offrir un encrier.

SONNET-ACROSTICHE

(A mon bon ami Elzéar Dallaire pour son
Anniversaire de naissance)

Espoir, amour, bonheur, consolation divine,
La sublime croyance en un monde éternel,
Zéphyr purs qui fleurez la céleste colline
Entourez notre âme pour ce jour solennel !

A mitié, don parfait, que tout bon coeur devine,
R éfléchissant l'azur comme un clair arc-en-ciel,
D ans nos âmes demeure et toujours illumine
A nos regards émus la route allant au ciel !

L a vie est, nous dit-on, une sorte de rêve,
L e réveil est aux cieux où toute peine achève
A llons-y donc gaiement, rêvons les yeux ouverts !

I l te faudra demain, passer en quarantaine;
R éunis avec toi, nous verrions ta centaine
E ncore souriants, aussi frais, aussi verts.

Lowell, 1912.

SONNET-ACROSTICHE

(A mon gendre, M. Léonard Beaulne, pour sa fête)

L es jours, les mois, les ans se suivent et s'enchaînent
E n un fol tourbillon de rires et de pleurs;
O n a peine à compter les mailles de nos chaînes,
N'ayant que rarement le sourire des fleurs.

A u plus fort du malheur, quand les vents se déchaînent
Relevons vers le Ciel et nos fronts et nos coeurs !
D ieu sourit à l'effort, sait dissiper les haines,
B annissant à jamais du foyer les douleurs.

E n ce joyeux retour de votre anniversaire,
A cceptez, Léonard, d'un affectueux père
U n compliment chargé de joie et de bonheur.

L es jours, les mois, les ans, en leur cours ordinaire,
N e sauront que porter chez vous le nécessaire
E n santé, beaux enfants, contentement du cœur !!

Manchester, 1923.

POUR SES 24 ANS

(A mon gendre, M. Louis A. Dallaire)

Le dernier fils que la Providence m'envoie
Offre à mes vieux jours plus d'une consolation;
Un Benjamin choisi, mis sur la bonne voie, —
Il me rendra grand-père, à la bonne occasion.

Ses talents variés font ma gloire et sa joie;
Amoureux, musicien, quilleur de profession,
Dans chaque art il excelle ! Il faut que je le voie
Au faite des honneurs — son ultime mission !

Les vers de ce sonnet te paraîtront étranges,
Lecteur découragé, ménage tes louanges : —
A Iphonse Dallaire a, cejourd'hui, 24 ans !

Il voulait quelques vers de son père malade;
Rarement ai-je fait pareille marmelade....
Et, cependant, mon cœur tout entier est dedans !

Manchester, 1924.

NOS TROIS TRESORS

Y eux noirs, brillants, pétillant de finesse,
V ivacité rare chez les enfants,
O n y devine un cour plein de tendresse....
N otre petit-fils vient d'avoir cinq ans.

C elui-ci est plus tapageur, peut-être,
H aletant sous le poids de ses deux ans,
A llant d'un seul bond de chaise à fenêtre,
R isquant sa vie en ses jeux innocents !
L es ans passent en leur course légère
E t, comme Yvon, Charles-Guy grandira
S ous les regards étonnés de grand'père,
G rave et pensif au seuil de l'Au-delà....
U n lointain souvenir, une prière,
Y marqueront seuls l'heure du trépas.

P rincesse, à ton tour, ma belle charmante,
A vec tes yeux bleus taillés dans l'azur,
U n sourire encore à ta mère aimante, —
L es mamans comprennent ce parler pur,
E t pour papa une douce caresse,
T endre ainsi qu'un nouveau rayon de miel,
T rio bien-aimé, que votre tendresse
E ntr'ouvre à grand-papa un coin du ciel !

JOYEUX RETOUR

(Sonnet-Acrostiche à Mlle Corinne Blondin)

Charmants sont les moments tôt passés où l'on s'aime
Où l'on a le bonheur des danses, des chansons.
Rapidement passés les mois frais où l'on sème
Il s'agit maintenant de cueillir les moissons.

Nous irons tous ensemble aux champs que Dieu parsème
Noblement et de fruits et de fleurs de tous tons,
Ensemble y cueillerons tout ce que ton cœur aime
Belles fleurs du mois d'août tout au fond des buissons.

Les longs jours de l'absence à notre voyageuse
Ont dû paraître courts — elle était si heureuse !
Nous avons patiemment attendu notre tour.

Dans ce cadeau modeste acceptez notre hommage
Il est de notre amour un véritable gage — —
Nous l'offrons pour fêter le bonheur du retour.

Manchester, N. H., 1924.

SONNET-ACROSTICHE IMPROVISE

(Au prof. Henri-D. Noël)

Poursuivant, jour et nuit, votre mission sublime,
Ravissant au tombeau plus d'un mourant guéri,
On entend de partout un concert unanime
Faisant résonner l'air du nom du Prof. Henri.

Héritier d'un talent qui vous tient à la cime,
Entouré des honneurs d'un cortège ébloui,
Nous vous voyons marcher vers le triomphe ultime,
Rarement accordé aux gens du bistouri.

Illustre défenseur de la psychologie,
Dernier mot des savants contre la maladie,
Nous applaudissons tous, vos succès éclatants.

On admire à l'envi la science nouvelle
Et tout au peuple acclame u nguériseur rebelle !
L'avenir appartient aux praticiens croyants !

Quatrième Partie :

Chansons et Mélanges

LE FOYER CANADIEN

(Sur l'air de: "The Miner's Home Sweet Home.")

En été, sur mon chemin,
J'aperçus, un beau matin,
D'un Canadien la maison isolée;
Et je fus surpris de voir
Comme il était fier d'avoir
Du Ciel reçu semblable destinée.
Près de la porte des fleurs
Puis un bébé . . . pas de pleurs,—
A ce tableau prêtait tant de lumière
Que je dis: "En ces beaux lieux,
Ami, vous semblez heureux."
Il répondit d'une voix haute et fière:

Refrain.

Loin du bruit,
Chaque nuit,
Une lampe veille;
Un baiser toujours m'attend.
Mon délire,
Un sourire,
En tout temps m'accueille,
J'ai toujours le coeur content.
Pas de joie inconstante,
Une femme aimante,
Un bébé, notre seul bien,
Mon bonheur suprême
Est toujours le même—
C'est le Foyer Canadien.

Quand je voulus m'éloigner,
Il dit: "Arrête, étranger,
De mon bonheur entends la courte histoire:
Il n'est pas de diamant
Plus précieux que mon enfant
Et ma femme par tout ce territoire.
Quand au fond de l'Occident
L'astre du jour s'en va fondant,
Je vis heureux dans mon humble demeure;
Car d'autres ont plus d'argent,
Mais aucun n'est plus content —
Le vrai Bonheur ici toujours demeure."

Lowell, 1902.

VOIX D'ANGES

(Sur l'air de: "Silver Threads among the Gold")

Ce nouvel anniversaire
M'apporte des larmes aux yeux,
Car il limite à la terre
Le chemin béni des cieux.
Choyons toujours les petites
Et notre petit enfant, —
Dans tes cheveux blonds poussent vite
Parmi l'or les fils d'argent.

Autour de nous des voix d'anges
Montent en chœur vers les cieux,
Pour répéter tes louanges
En ce jour délicieux.
C'est nos enfants, ma chérie,
Ceux que Dieu voulut nous donner;
Moi, tous les soirs je le prie
De nous les bien conserver.

"Mais en ce jour, bonne mère,
Nous avons un devoir doux:
C'est répéter la prière
Qu'on apprit sur tes genoux.
Oh ! mère, Dieu te protège,
Te conserve à nos amours !
Quand viendra la blanche neige,
Reste à nous, toujours, toujours !"

Et moi je viens, pauvre père,
Ajouter mon compliment:
Dieu pourra bien, je l'espère,
Exaucer son voeu ardent.
Vivons vieux tous deux ensemble,
Dieu nous a prédestinés; —
Que dans son ciel il rassemble
Tous nos enfants bien-aimés !

Manchester, 1908.

A NOTRE DAME !

Entends nos chants, Vierge bénie,
Du haut de ton séjour,
Vois cette foule réunie
Pour fêter ce beau jour.
Depuis vingt-cinq ans, Notre Dame,
Tes enfants dévotieux
Dans ton temple ont ouvert leur âme
Aux doux rayons des cieux.

Aux doux rayons des cieux, Marie
Laisse encore en nos cœurs
L'espérance toujours chérie
De mourir en vainqueurs.
Nous vaincrons le mal qui tourmente,
Sois notre ange gardien !
Protège au sein de la tourmente
Ton peuple canadien !

Ton peuple canadien qui peine
Sur un sol étranger,
Pourrait succomber à la peine,
Au malheur, au danger.
Le ciel est pour toi sans mystère,
Fais-y monter nos vœux
Nous voulons t'aimer sur la terre
Et te revoir aux cieux.

VIEILLES CHANSONS

(Sur l'air de: "I cannot sing the old songs

I sang long years ago.")

(Dédié au souvenir de ma mère défunte.)

Je n'ose plus redire
Les chansons d'autrefois
Qui me faisaient sourire,
Venant d'une autre voix....
D'une voix douce et tendre,
Un ange à mon reveil
Me les faisait entendre:
Et cet ange est au Ciel !

S'il faut que je répète
Les gais refrains d'antan,
Ma parole indiscrete
Pleurerait en chantant.
Une figure aimée
Renaîtrait sous mes yeux
Et, mon âme enivrée
Désirerait les cieux.

J'ai gardé la mémoire
Des gais refrains d'antan,
Fleurant toute la gloire
De mon joyeux printemps.
Si ma voix faiblissante
De les chanter osait,
D'émotion vibrante
Mon âme éclaterait !

REVES DE VINGT ANS

(Musique de M. Eusèbe Champagne)

Le soleil radieux
Nous invite, ma chérie,
Allons donc seuls tous deux
Folâtrer dans la prairie.
Des buissons pleins de fleurs
Nous cueillerons chaque rose,
Nos amours gais sont sans pleurs,
Voyant tout en rose.

Des bouquets plein les bras,
Nous parcourrons la campagne,
Revenant pas à pas,
Enchantés, de la montagne.
Les lilas et les fleurs
Répéteront douces choses,
Des beaux rêves pleins d'ardeur, —
Nos amours sont roses.

REFRAIN

Belle madone,
Qui nous donne
Ce beau jour de gai printemps,
A ma mie,
Toute la vie,
Conserve donc ses vingt ans !
Donne sans cesse
La jeunesse
Au doux coeur tout débordant !
Que la vieillesse
Garde l'ivresse
Et ses Rêves de Vingt Ans !

Lowell, 1922.

L'AMOUR

(Sur l'air de "Plus d'Amour plus de roses")

Par les doux liens de l'Hymen la Pensée
Et le grand Coeur de Dieu furent un jour unis,
Un bel enfant sous la voûte irisée
Naquit bientôt, tout rose, au sein du paradis.
Quand le nouveau-né dans les cieux
Parut riant, malicieux,
Un ange jaloux sur la terre
Le descendit.... doux mystère !

Dans tout coeur pur il met la sainte flamme
Qui fait régner partout la joie et le bonheur;
C'est un divin contentement de l'âme,
Un pur rayon des cieux reflétant la splendeur.
Que le doux messager des cieux
Verse son baume précieux
En votre âme ! et, charmant mystère
Vous aurez le Ciel sur la terre !

Où vient loger cet esprit, il demeure;
Il est captif, heureux de sa captivité;
La Sainte Foi reste au seuil, à toute heure
Et l'Espérance appose à son tour le scellé.
 Que le doux messenger des cieux
 Reste en vous tout silencieux !
 Cet ange venu sur la terre
 C'est l'amour, doux mystère !

Lowell, 1892.

UN MESSAGE AU CIEL

(Musique par C. R. Harris.)

"Papa, je suis tout désolée,"
Disait une pâle enfant,
"Depuis qu'au Ciel mère est allée,
Tu n'as souri un moment.
Si tu veux, je vais lui parler,"
Ajouta la jeune Yvonne,
"Ecoute-moi la rappeler
Par le téléphone."

REFRAIN.

Hello, Central ! je veux le Ciel
Car là est ma mère;
Près de l'archange Gabriel
Elle est la première.
Elle viendra bien me parler,
Je suis son Yvonne,
Qu'elle vienne me consoler
Par le téléphone !

L'employée au téléphone
Entendit le triste appel
Et pour l'enfant naïve et bonne
Transmit son message au Ciel.
"Je vais, dit-elle, l'apaiser."
"Oui, je reviens, mon Yvonne."
"Merci, maman, donne un baiser
Par le téléphone."

REFRAIN.

"Vois-tu, papa, j'ai eu du Ciel
Un mot de ma mère,
Près de l'archange Gabriel
Elle est la première,
Elle a bien voulu me parler,
A moi, son Yvonne,
N'a-t-elle su te consoler
Par le téléphone ?"

ORA PRO NOBIS !

(Musique par Piccolimini.)

De la ruelle étroite et sombre
La foule au Saint Lieu se pressait,
Tandis que, frissonnant dans l'ombre,
L'orpheline en pleurant priait.
Le vent perçait son petit châte,
Les fidèles se signaient
Emus de voir l'enfant au teint si pâle
Au milieu des blancs flocons qui tombaient.
Ora pro nobis ! (quater)

Au fond du vieux cimetière
On voit l'enfant tremblante aller
Et sur la tombe de sa mère,
Joignant les mains, tout haut prier:
"Mère ! si tu pouvais entendre
Dans le Ciel l'appel de ton enfant !
Oh ! viens me prendre ! Oh ! viens me prendre !
Oui, viens me prendre, bonne maman !"
Les fidèles répondent en chantant:
Ora pro nobis ! (quater)

Dans la ruelle étroite et sombre
Du Saint Lieu la foule sortait,
Quand on vit un éclair dans l'ombre,
Du ciel soudain la foudre tombait —
Frappant la petite en prière,
Sur la tombe toujours à genoux, —
Un ange emportait à la mère
L'âme de l'enfant au sourire doux.
Ora pro nobis ! (quater)

LE CHOEUR INVISIBLE

(Traduit pour M. Edgar Montmarquet, mon beau-frère)

A travers le temple antique
Soudain éclate un chant —
C'est un tout nouveau cantique
Au ton clair et puissant.
Dans le crépuscule indicible
Du beau ciel radieux
C'est l'hymne du chœur invisible
Descendant du haut des cieux:

REFRAIN.

Gloire au Souverain des Cieux !
Que tout l'univers l'adore !
Car il est l'astre lumineux,
Il est l'éternelle aurore !

Dans la lointaine vallée
Où plus d'un coeur va souffrant
D'un ange à la voix modulée
Part l'espoir consolant,
Et de plus d'une âme abattue
Sous le poids du chagrin
S'élève la note connue
De l'angélique refrain:

REFRAIN.

Et toujours ce chœur angélique
Vibre à travers les cieux.
Versant au coeur catholique
Un baume délicieux.
L'écho de la joie immortelle
Que tout ange doit goûter,
Et sous la voûte éternelle
Notre âme pourra chanter:

MON PREMIER AMOUR REPOSE EN SON LINCEUL

(Sur l'air de: 'Un rossignol aimait une fauvette.)

Achetez-moi des toilettes nouvelles,
Soit de velours, de soie ou de satin,
Des bracelets et de fines dentelles,
Robes de bal, négligés de matin.
Importez-moi des vieilles capitales
Ce que la Mode offre de plus coûteux;
Que par ma mise éclipsant mes rivales,
Partout j'excite un regard envieux.

Croyez-vous que mon coeur sous ces habits de fête
Portera plus léger tout le poids de son deuil,
Que je courrai joyeuse à de fraîches conquêtes
Quand mon premier amour repose en son cercueil ?

Puis ordonnez une grande soirée !
Invitez-y tous ses anciens rivaux ;
Vous choisirez dans la foule dorée
Le plus digne de mes amours nouveaux.
Quittant pour moi sa récente conquête,
Chacun viendra poser à mes genoux
Ses feux, sa foi, sa timide requête :
De son voisin chacun sera jaloux.

Croyez-vous que mon coeur, au milieu de ces fêtes,
Ne verra pas soudain passer son ombre en deuil,
Que je courrai joyeuse à des fraîches conquêtes
Quand mon premier amour repose en son linceul ?

Enlevez-moi cette riche parure,
Ces bracelets, ces séduisants atours,
Car, lasse enfin de paraître parjure,
Je vous reviens, mes anciennes amours.
Oh ! rendez-moi ma longue robe noire,
Le corsage rose qu'il aimait tant ;
Dites-lui que, fidèle à sa mémoire,
Ce soir encor, sa Louise l'attend.

Croyez bien que mon coeur, sous ce simple corsage,
Saura mieux du bonheur supporter le fardeau ;
Car je veux être forte et montrer du courage
Quand mon premier amour renaîtra du tombeau.

LES ENFANTS TROUVES

I

L'air est froid: à travers la neige
Passe, en murmurant des avés,
Le long et silencieux cortège
De nos petits enfants trouvés.
Voyez-les entrer dans l'église,
L'air timide et dévotieux,
A genoux sur la pierre grise
Ils pleurent en rêvant aux cieux.

II

D'où vient-il donc ce petit être,
Jeune encor et si malheureux ?
Demandez, il dira peut-être
Que son père est Celui des cieux.
Il n'a jamais connu de mère
Qui l'ait souriante embrassé,
Aucune soeur et pas de frère
Qui ait partagé son passé.

III

Malheur au séducteur infâme
Qui de toi fit un paria !
Qui déserta la pauvre femme
Que sa passion déshonora !
Il sera puni sur la terre
Par le remords de chaque instant ;
Après sa mort Dieu à ce père
Redemandera son enfant.

IV

Et son impudique complice,
Traînant sa honte et son malheur
Au fond d'une maison de vice
Se vautre dans son déshonneur.
Elle ne songe à la misère
Ni aux larmes de son enfant —
Un jour aussi Dieu à la mère
Fera verser des pleurs de sang.

Lachine, 1885.

REINE D'ESPAGNE

(Musique de M. Eusèbe Champagne, de Lowell.)

O belle reine, on te dit si jolie,
Tes yeux sont si beaux et remplis de vie,
 Admirant tous tes traits,
 Tes plus beaux attrails,
Tu tiens là ta noble place,
Assurée pour toi par tes chefs de race.
 Chantons donc tous en choeur:
 "O soleil qui la dore,
 La fait plus belle encore,
Remplis tous ses jours de gloire et bonheur!"

Au beau printemps, sous la fleur entr'ouverte,
Les rossignols sur l'herbe encor si verte,
 Reviennent babiller
 Et gaîment roucouler
Leurs gais refrains d'espérance,
Effaçant le deuil avec la souffrance,
 Répétant pleins d'ardeur:
 "Descends dans la campagne,
 Souriant à l'Espagne,
Avec nous viens recouvrer ta splendeur!"

REFRAIN.

Jolie ainsi qu'une rose au parfum vibrant,
Ton sourire en nos coeurs est un rayon vivant,
Plus d'un nouveau gracieux geste qui nous gagne;
Vive la charmante reine d'Espagne !

Lowell, 1922.

LA CHANSON DE LA GREVE

Dédié à mon ami, Alfred Daigle, ancien président
de l'Union des Tisseurs de Lowell.)

Air: "Sur le grand mât d'une corvette"

Chantons ensemble, amis grévistes,
La bonne chanson du métier !
Ils vivent gras, capitalistes,
Aux dépens du pauvre ouvrier !
Leur jouissance sera brève,
Ils cèderont, ces orgueilleux.

Refrain

Que Dieu protège notre grève !
Et nous serons victorieux. (bis)

Pour de bien légères pitances
Nous avons peiné bien longtemps.
Nous n'avons jamais de vacances,
De celles-ci soyons contents !
De notre labeur c'est la trêve ;
Restons unis, aimons-nous mieux !

Refrain

File, file, bonne machine,
C'est toi qui nous fournis le pain.
Sur toi chaque jour on s'échine;
Mais hélas ! on travaille en vain.
Il faut enfin que tout achève,
Soyons sages et sérieux.

Refrain

Demandons à Dieu qu'il protège
Tous les arrangeurs de métiers,
Fileurs, tisseurs et qu'il allège
Le fardeau de nos ouvriers !
Même s'il faut qu'un de nous crève,
Restons vaillants et valeureux !

Refrain

Durant ce temps, l'agent, plus riche,
Aura ses trois repas par jour,
L'ouvrier dira : "Je m'en fiche !"
Il saura bien avoir son tour.
En ce monde la vie est brève,
Le réveil pour tous est aux cieux.

Refrain

Que Dieu protège notre grève !
Et nous serons victorieux. (bis)

UNE SURPRISE.

AU Dr JOSEPH H. BOUCHER.

Tout n'est en ce monde qu'une surprise !
L'enfant qui naît nous arrive étonné,
Quelqu'un, bien sûr, a fait une méprise,
Et regrettera bientôt qu'il fût né.

Plus tard, l'enfant grandit, il devient homme,
Il se marie, en beau soir, par amour.
Il comprend bien son devoir et, tout comme
Son père, il fait des enfants à son tour.

Un Canadien est toujours patriote,
Par maint côté il se fait estimer
S'il apprend l'anglais, s'il est polyglotte,
C'est qu'en plus d'une langue il sait aimer.

A Montréal, hier, de Maisonneuve
Avait un monument pour s'y asseoir,
A Woonsocket, d'une autre maison neuve,
Le "chauffage" nous réunit ce soir.

De vos salons nous aimons la parure,
Le pinceau de l'artiste a eu son tour,
Nous voyons sous toute cette dorure
Que sourit encor le dieu de l'Amour.

Mais dans votre salle aux joyeux festins
Où chaque jour Dieu envoie un bienfait,
Nous rions, et nous moquant des destins,
Nous croyons devoir placer le "buffet."

Qu'il soit toujours plein et que l'Abondance
A votre foyer sache se tenir !
Que demain et plus tard en notre absence,
Il nous rappelle à votre souvenir !

En ce monde fragile on passe vite,
Dieu a limité le nombre de jours
Qu'à L'almer ici-bas Il nous invite;
Au banquet éternel c'est pour toujours !

En attendant que sous les saints portiques
Nous vidions ensemble la coupe d'or,
Apprenons à chanter les vieux cantiques,
Qu'il faudra répéter là-bas encor.

Chantons bien haut l'hymne d'allégresse,
Qui nous inspire en un soir si joyeux.
Soyons au plaisir, chassons la tristesse,
C'est aux coeurs purs que Dieu promet les cieux.

ADRESSE EN VERS

(A M. et Madame P. L. Vautour, au retour de leur voyage
de noces, novembre 1895, Worcester.)

Dans le jardin d'Eden, le premier homme
Poursuivait un jour sa tendre moitié,
Quand celle-ci lui présenta la pomme;
Adam y mordit....par pure amitié !
Dieu s'en mêla....le diable fit le reste
Et, depuis lors, — c'est moi qui vous le dis, —
On croque à deux la pomme qui nous reste
Pour rappeler ce lointain paradis.

Sous le beau ciel de la libre Amérique
Voltigeait un grand "vautour" acadien:
Il rêvait une capture héroïque....
Mais le fier oiseau aimait trop le vin !
Il fut séduit par la plus belle "vigne"
Que put produire le sol canadien;
Il vint, but et s'enivra, trouvé digne
De vider seul la coupe du festin.

L'hymen a eu lieu, le fait est insigne,
Mais chacun se demande, tour à tour,
Si c'est le "vautour" qui a pris la "vigne"
Ou la "vigne" qui a pris le "vautour".

Vous qui nous revenez d'un beau voyage,
Sous les rayons d'une lune de miel,
Permettez que nous soyons le nuage
Qui, le premier, ternisse votre ciel.

Notre joie à votre bonheur s'allie,
Nous voudrions vous faire bon accueil;
Nous croyons votre tâche bien remplie,
Pour vous reposer, voici le FAUTEUIL !

Ce meuble occupera peu d'espace
A votre foyer désormais joyeux,
Et à l'avenir, nous vous saurons grâce
D'y rêver ensemble au bonheur des cieux.

C'est un fauteuil selon l'ancien système:
Il est "large pour un, étroit pour deux",
On peut à loisir s'y dire: "Je t'aime !"
Car un double poids lui convient bien mieux.

Et plus tard, quand des ans la douce neige
A vos cheveux mettra ses fils d'argent,
Vous aimerez encor mieux ce bon siège,
Pour vous rappeler les amis d'antan.
Ceux qui survivront dans votre vieillesse

Seront encore vos bons vieux amis,
Ils pourront sourire à votre allégresse
Et sauront bien dissiper vos ennuis.

Les autres, dans une plus haute sphère,
Vous attendront au séjour délicieux;
A votre tour, vous quitterez la terre....
Ils vous montreront le chemin des cieux.

En attendant tous deux l'heure suprême,
Que notre FAUTEUIL berce vos amours !
A vos ébats il sourira quand même
Et vous endormira dans vos vieux jours.

DOUBLES NOCES

(Adresse en vers à M. et Madame Alfred Roy, à l'occasion
de leurs noces d'argent)

Dans notre temple antique, aux pieds de Notre-Dame
Vous avez, ce matin, renouvelé vos vœux;
De votre amour béni la pure et sainte flamme
Rayonnait dans vos cœurs et brillait dans vos yeux.

De vos nombreux amis la foule silencieuse
Assistait toute émue au spectacle touchant
Et du fond de nos cœurs la grande hymne harmonieuse
S'éleva vers le ciel dans un splendide chant.

Et pour la vie unis par un divin mystère,
Echangeant devant Dieu le serment solennel
Le mariage entr'ouvre un paradis sur terre,
Avant-goût délicieux du bonheur éternel.

De son père, tout près, augmentant la famille,
Votre fils, à son tour, prêtait même serment;
Vous avez désormais une nouvelle fille,
Couronnement complet de vos noces d'argent.

A ce fils, mieux que nous, vous direz comment faire
Lui donnant le secret des ménages heureux;
Mais, seul, vous apprendrez l'art d'être bon grand-père
Quand vos petits-enfants joueront à qui mieux mieux.

Maintenant, permettez, pour prouver notre estime
Que l'on vous offre, ami, ce cadeau canadien,
Car vos vieux compagnons, en cette fête intime,
Désirent vous prouver comme ils vous aiment bien.

En terminant, un vœu ! bien égoïste, peut-être,
Nous voulons vous revoir rajeunissant encor;
Votre femme et votre fils dans le plus grand bien-être
A ses Noces d'Argent, comme à vos Noces d'Or.

Worcester, 1906.

1903

Minuit sonne au clocher ! Mil neuf cent deux nous laisse
Et disparaît soudain dans le gouffre béant.
Femme, séchons nos pleurs, que notre espoir renaisse !
Regardons vers les cieux ! Voici le nouvel an !

Mil neuf cent trois, dis-moi, sous ta robe incertaine
Que nous apportes-tu ? Quel sera notre sort ?
Le bon Dieu, plus clément, de la voûte lointaine
Ne t'a-t-il pas pour nous donné quelque trésor ?

1924

Sur le coup de minuit, mil neuf cent vingt-trois passe
Mil neuf cent vingt-quatre entre alerte et souriant;
Adieux à l'an tombé à son tour dans l'espace,
Et faisons bon accueil à ce cher Nouvel An !

SOUHAITS DE BONNE ANNEE

Mil neuf cent vingt et un, retombé dans l'espace,
Va rejoindre sans bruit les siècles disparus;
Sans effort, vivement, comme un souffle qui passe,
Il s'est évanoui — on ne le verra plus.

Comme les autres ans de ce monde éphémère,
Il revivra, pourtant, dans quelque souvenir
De joie inoubliable ou de douleur amère
Qu'en notre âme il grava pour tout notre avenir.

Sous nos doigts impuissants à suspendre leur course
Nos ans vont s'égrenant ainsi qu'un chapelet,
Sans cesse l'on voudrait remonter à la source
Du bonheur entrevu mais toujours incomplet.

Sur le coup de minuit, alors que la Nature,
Frémissante d'émoi, sourit à l'An nouveau,
Le sablier toujours pendu à la ceinture,
La faux au bras, le Temps soulève le rideau.

Le rideau est levé ! Mil neuf cent vingt-deux entre
A l'horizon, tel un resplendissant soleil,
Astre mystérieux décrivant son orbe entre
Un passé disparu et l'avenir vermeil.

Qu'à chacun d'entre vous ce nouvel An apporte
Une plus large part de joie et de bonheur !
Et, si le Malheur vient frapper à votre porte,
Levez les yeux au Ciel, Dieu bénit chaque pleur !

Lowell, 1921.

SANTA CLAUS RADIOTELEGRAPHIE DU POLE NORD

(Poésie d'annonce composée pour "L'Avenir National" et
dédiée à M. Ernest Bournival, gérant de la publicité)

Noel ! Dans le lointain, la cloche sonne encore,
Egrenant dans les airs son carillon sonore !
Tandis qu'aux magasins la foule des passants
S'entasse pêle-mêle en quête de présents,
Pour dignement fêter le grand anniversaire
Du jour où l'Homme-Dieu descendit sur la terre,
Les moins malins, cachés derrière un vieux blockhaus,
Attendent le retour du fameux Santa-Claus.

Noël ! Pour faire ailleurs d'originales étrennes,
Santa-Claus a laissé en chemin ses beaux rennes;
Américanisé, il vient chez nous "en train,"
Selon la loi Volstead, pour s'amuser un brin
Ayant fait sa tournée et complété son rôle,
Il a repris sa route en amont vers le Pôle
D'où le vieux malin va vider par Radio
Le restant de son sac en mille et un cadeaux.

Noël ! Noël ! Voyez la liste intéressante
Des présents à choisir en cette heure pressante
Où meubles, fleurs, bijoux, pianos, nouveautés,
Chaussures, mercerie et cent variétés
S'offrent à vos regards en juste une douzaine.
Hâtez-vous d'acheter, c'est la Grande Semaine !
Et songez au proverbe écrit en lettres d'or :
"Si recevoir est doux, donner vaut mieux encor !"

NOCES DE PORCELAINE

(A M. et Madame Doris Choquette, à l'occasion du 20ème anniversaire de leur mariage)

Pour fêter vos vingt ans d'alliance bénie,
Nous avons pris d'assaut le toit hospitalier
Où souvent nous avons sous des flots d'harmonie,
Su goûter près de vous l'entretien familial.
Vous avez célébré plus d'un anniversaire
Joyeux dans ce grand jour où, la main dans la main,
Au pied des saints autels, par un serment sévère.
Vous avez juré de suivre ensemble le chemin,
Cette voie à la fois grave et douce qui mène
Au bonheur éternel par de charmants sentiers,
Où l'amour partagé sait adoucir la peine
En créant pour le ciel de gentils héritiers.
Vous avez en papier consacré votre aurore,
Puis en bois, en fer-blanc, voire même en cristal,
Vous avez poursuivi, sous le soleil qui dore
Votre route fleurie à base d'idéal.
Dans vingt ans nous serons à vos noces de laine.
Vous aurez laissé loin le cristal, le fer-blanc.
En attendant, ce soir, Vive la Porcelaine !
Qu'ensemble nous soyons à vos noces d'argent !

Ottawa, 1918.

CONCOURS DE WHIST

Si le **cœur** est d'atout et votre jeu en **pique**
Forcez sur le **carreau** et cachez votre main
Le vis-à-vis en **trèfle** aura son pique-nique
Et les gens écoeurés seront piqués enfin.

Si le **trèfle** est d'atout, du **cœur** jouez la **dame**,
Votre suivant fera manger vite son **Roi**.
Car votre associé devra bien, s'il s'enflamme
Abattre son grand **As** et grand Dieu ! quel effroi.

Si vous coupez l'**As** de **pique**, faut rire
Car ça compte toujours pour le fameux coupeur
Votre associé part en **trèfle** sans mot dire
Abattez le **carreau** puis tombez sur le **cœur**.

L'**As** de **carreau** toujours vous portera malchance
Même s'il est d'atout, mais vaut encor mieux l'avoir
Ca bat toujours le **Roi** et la **dame** en silence;
Le **valet** de **cœur** seul conserve son savoir.

Maintenant j'ai tout dit et que le jeu commence !
Sept levées pour le point, c'est entendu, compris !
A chaque tour nouveau, la donne recommence
Et je souhaite à tous de gagner un beau prix.

TREIZE COUPS EN 40 VERS

Un verre est toujours agréable,
Au lit, au bar ou à la table,
Mais quel doux plaisir quand je bois
Encore une seconde fois.
Puis j'arrive au bonheur suprême
Venant à vider le troisième.
Le côté, la tête et le coeur
A mon quatrième ont vigueur;
Le cinquième me demande
Que j'ouvre la bouche bien grande,
Les mets me paraissent plus doux
Aussitôt que j'ai bu six coups.
Mon âme au septième est ravie,
Lorsque j'ai la panse remplie.
Quand j'en bois huit, selon mes vœux,
Je suis parfaitement heureux.
A neuf, ma face s'enlumine
Et d'un chérubin prend la mine,
Le dix, par un changement prompt,
Me met des cornes sur le front.
Avec un onzième rasade,
Je bois à vous, mon cher Forcade.
Après le douzième à propos
Je trouve le parfait repos.

Alors j'en ai ma suffisance;
Mais si, sans surcroît de dépense,
On m'en verse encore un petit
Je dis: Bonsoir et prends le lit.
Je dors sur l'une et l'autre oreilles
Rêvant verre, flacon, bouteilles,
Merci bien, charmant Barnabé,
Je suis dans les bras de Morphée;
Mais demain, à la première heure,
Si Dieu protège ma demeure,
Vite, je prends le premier train
Pour recommencer chez Paquin,
Où la bière est tellement bonne
Que rarement on vous la donne,
Mais on offre à tout bon vivant,
Bain gratis dans le St-Laurent.

(Le Perroquet, Ottawa, 1920)

ERRATA

Page 65 — Les quatre derniers vers doivent se lire comme suit:

Ce n'est pas un mensonge,
Je l'admets, vous voyez;
Adieu donc, rêve ou songe,
Etoile ou rose, fuyez.

TABLE DES MATIERES

PREMIERE PARTIE: "Poésies Choiesies"

Page

Au Seuil du Crépuscule.....	7
Rien ne Meurt.....	8
Toi ou Moi.....	11
Sa Première Blonde.....	13
Plainte d'Automne.....	15
Simple Hommage.....	17
Prière	19
Conserves-tu tes Morts ?.....	21
Pendant la Grande Guerre.....	23
La Première Neige.....	25
L'Arrivée et le Départ.....	29
A mon Ange Gardien.....	30
Impromptu	31
La Sentinelle.....	33
"In Hoc Signo Vincas".....	35
Premier Anniversaire.....	39
"Dies Irae !".....	43
Lever d'Aurore.....	47
Une Visite.....	49
Rencontre d'Ange.....	51
Impromptu	53
Condoléances.	54
Dormez en paix, Bon Père.....	55
Dors, Bonne Mère, Dors.....	57

DEUXIEME PARTIE:

"Poésies Intimes"

Page

A notre Aînée, Yvonne.....	61
La Fleur Fanée.....	62
La Chaîne Invisible.....	63
Si j'étais.....	64
Déclaration	67
A mon Emma.....	69
Un Premier Baiser.....	70
Te Souvient-il ?.....	71
Les Yeux.....	72
A la Mémoire du Petit Charles-René.....	73
Valentin — "Un Baiser S.V.P.".....	75
Fantaisie	76
Joyeuse Fête !.....	79
A mon Esther. — Pour ses 20 Ans.....	81
Réminiscences.	83
Joyeux Anniversaire !.....	84
La Prière Amoureuse.....	87
Le 21 juillet 1892.....	89
Vers d'Anniversaire.....	91
A ma Femme.....	93
Douzième Fête d'Anniversaire.....	94
A mon Emma.....	97
A ma Femme pour son 53e Anniversaire.....	99
Sonnet à mon Emma.....	100

TROISIEME PARTIE:

"Sonnet, Acrostiches et Sonnets-Acrostiches"

A l'Occasion du Jubilé du R.P. Carin.....	103
A l'Occasion de la Mort de Louis Fréchette.....	104
A Crémazie.....	105
Le Jour des Morts.....	106
Sonnet Impromptu.....	107
Voix Etrangées.....	108

	Page
Joyeuses Fiançailles !.....	109
Les Yeux vers les Cieux.....	110
Credò !	111
Sonnet	112
Désillusion	113
Le Premier Baiser.....	114
Premier Sonnet de Jean-Charles, mon fils, à 16 ans..	115
La Rosière Céleste.....	116
Dieu lui Sourira.....	119
A ma Fille Aimée.....	121
Impromptu-Acrostiche.	122
A mon Fils Aimé Jean-Charles.....	123
Acrostiche Double.....	124
Acrostiche "La Concorde".....	124
Noces de Fer-blanc.....	125
Bonne et Heureuse Année !.....	126
Si tu disais: "Non".....	127
Trésor qui Dure.....	128
Aime !	128
Pages d'Album.....	129
Souvenirs d'Ottawa.....	131
Acrostiche.	132
"Mon Crucifix".....	133
A mon Père.....	134
Sonnet-Acrostiche	134
Sonnet-Acrostiche.	137
Pour ses 24 Ans.....	138
Nos Trois Trésors.....	139
Joyeux Retour.....	140
Sonnet-Acrostiche Improvisé.....	141

QUATRIEME PARTIE: "Chansons et Mélanges"

Le Foyer Canadien.....	145
Voix d'Ange.....	147
A Notre-Dame !.....	149

Vieilles Chansons.....	150
Rêves de vingt Ans.....	153
L'Amour	155
Un Message au Ciel.....	157
Ora Pro Nobis !.....	159
Le Choeur Invinsible.....	161
Mon Premier Amour Repose en son Linceul.....	163
Les Enfants Trouvés.....	165
Reine d'Espagne.....	167
La Chanson de la Grève.....	169
Une Surprise.....	171
Adresse en Vers.....	173
Doubles Noces.....	175
1903	177
1924	177
Souhaits de Bonne Année.....	178
Santa Claus radiotélégraphie du pôle nord.....	181
Noces de Porcelaine.....	183
Concours de whist.....	184
Treize coups en 40 vers.....	185